



HAL
open science

Le patrimoine culturel de l'humanité à préserver en Arménie et en Artsakh. Périodes paléochrétienne et médiévale

Patrick Donabédian

► **To cite this version:**

Patrick Donabédian. Le patrimoine culturel de l'humanité à préserver en Arménie et en Artsakh. Périodes paléochrétienne et médiévale. Agir pour l'Arménie, Christian Solidarity International (CSI), branche française, Feb 2023, Paris, France. halshs-04389646

HAL Id: halshs-04389646

<https://shs.hal.science/halshs-04389646>

Submitted on 11 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le patrimoine culturel de l'humanité à préserver en Arménie et en Artsakh, périodes paléochrétienne et médiévale

PATRICK DONABEDIAN, HISTORIEN D'ART, CHERCHEUR HDR AU
LABORATOIRE D'ARCHEOLOGIE MEDIEVALE ET MODERNE EN
MEDITERRANEE (LA3M), PROFESSEUR EMERITE D'ETUDES
ARMENIENNES, AIX-MARSEILLE UNIVERSITE ET CNRS,
AIX-EN-PROVENCE

Journée CSI, *Agir pour l'Arménie*, Partie 4
Un patrimoine inestimable,
à protéger impérativement

| | |
|--|-----------|
| INTRODUCTION | 2 |
| LES TROIS GRANDS DOMAINES DE L'ART ARMENIEN MEDIEVAL | 6 |
| L'ARCHITECTURE | 6 |
| L'ENLUMINURE | 7 |
| LA SCULPTURE DES MONUMENTS A STELE CRUCIFERE ET DES KHATCHKARS | 10 |
| ET LES ARTS « MINEURS » | 15 |
| TEXTILES, TAPIS | 17 |
| ARCHITECTURE | 19 |
| PERIODE PALEOCHRETIENNE | 19 |
| ÉGLISES A NEF UNIQUE | 19 |
| BASILIQUES A TROIS NEFS | 20 |
| MAUSOLEES, MARTYRIA | 22 |
| APPARITION DE LA COUPOLE | 24 |
| ESSOR DE L'ARCHITECTURE A COUPOLE AU VII^E SIECLE | 25 |
| L'ARCHITECTURE A LA PERIODE POSTARABE OU PERIODE DES ROYAUMES | 30 |
| PERIODE DES FEODALITES (FIN XII^E-MILIEU XIV^E SIECLE). ARCHITECTURE MONASTIQUE | 32 |
| DE GRANDS ENSEMBLES ARCHITECTURAUX | 32 |
| DADIVANK, L'UN DES PLUS GRANDS MONASTERES DE L'ARMENIE MEDIEVALE | 33 |
| AU CŒUR DES MONASTERES : L'ABBATIALE PRECEDEE DU NARTHEX | 35 |
| GANDZASSAR, CENTRE SPIRITUEL DE L'ARTSAKH | 37 |
| « SYNCRETISME ARMENO-MUSULMAN », OUVERTURE AUX ECHANGES ET REMINISCENCES ROMAINES | 38 |
| DESTRUCTION DU PATRIMOINE BATI ARMENIEN EN TURQUIE ET AU HAUT-KARABAKH | 39 |
| Politique ottomane puis néo-turque de destruction systématique | 39 |
| En URSS | 42 |
| Au Nakhitchévan (Azerbaïdjan) | 42 |
| Sort des monuments arméniens de l'Artsakh / Haut-Karabagh | 43 |
| SORT DES EGLISES DE CHOUCHI DEPUIS NOVEMBRE 2020 | 44 |
| Cathédrale Saint-Sauveur de Chouchi | 44 |
| Église Saint-Jean Baptiste de Chouchi | 47 |
| Une nouvelle stratégie azerbaïdjanaise ? | 47 |
| MACHINATIONS DE BAKOU | 48 |
| 1) Instrumentalisation de l'héritage de l'Albanie du Caucase et de l'ethnie Oudie | 48 |
| 2) Réattribution des sanctuaires arméniens à... l'Église russe (?) | 49 |
| Des graines de haine et de nouveaux conflits | 50 |

Introduction (fig. 1)



FIG. 1 : MONASTERE DE DADIVANK, ARTSAKH/HAUT-KARABAGH, EGLISE PRINCIPALE (1214), VUE GENERALE DU NORD-EST. PHOTO HRAÏR HAWK KHATCHERIAN

La présente publication reprend, avec plusieurs compléments et mises à jour, le texte d'une communication faite à Paris le 25 février 2023 à l'initiative de l'organisation *Christian Solidarity International* (CSI) et de la présidente de sa branche française, Angélique Gourlay. Cette intervention avait lieu dans le cadre d'une Conférence intitulée *Agir pour l'Arménie*, dont l'un des volets était consacré au patrimoine. Il faut saluer vivement cette initiative, important témoin de l'attention que porte cette organisation à la grave situation de l'Arménie et de sa province historique orientale, l'Artsakh/Haut-Karabagh, et tout particulièrement aux atteintes que subit son patrimoine.

Depuis cette rencontre, la situation de l'Artsakh et de ses habitants a connu une évolution dramatique. Imposé en décembre 2022, un implacable blocus de plus de neuf mois s'est achevé le 19 septembre 2023 par une violente attaque des forces azerbaïdjanaises. Puissamment armées et bombardant sans relâche les cibles civiles, s'attaquant à une population épuisée, affamée et privée de défense, ces forces ont aisément atteint leur funeste objectif. Pour la première fois depuis des millénaires, l'Artsakh s'est vidé de sa population arménienne, contrainte de fuir ses terres ancestrales ; le richissime patrimoine, notamment sacré, créé depuis l'Antiquité a dû être abandonné.

Remplissant la mission assignée, le présent essai brosse un tableau succinct du patrimoine arménien, en mettant l'accent sur son volet architectural, et évoque brièvement les innombrables destructions qui ont privé de presque toute marque arménienne la majeure partie de l'ancienne Arménie, sur le territoire de l'actuelle Turquie. Une attention spéciale se porte sur les principaux monuments de l'Artsakh et en particulier sur les lourdes menaces qui pèsent actuellement sur cette partie importante du patrimoine arménien.

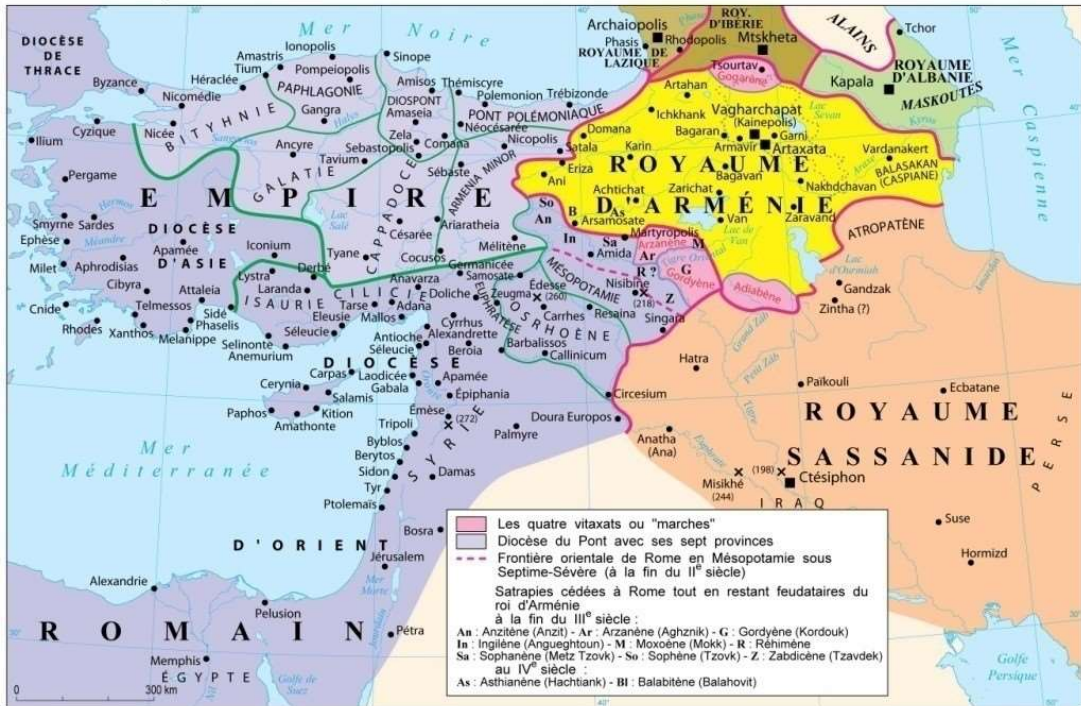


FIG. 2a : LE ROYAUME D'ARMÉNIE SOUS LES ARSACIDES DU 1^{ER} AU IV^E SIÈCLE APRES J.-C. - CARTE DE CLAUDE MUTAFIAN

Quelques cartes permettent de mieux situer les limites naturelles du Plateau d'Arménie et de saisir d'emblée combien les vicissitudes de l'histoire ont entraîné de changements dans le tracé des frontières, et combien ont été courtes, depuis la chute du dernier royaume uni d'Arménie au début du V^e siècle de notre ère, les périodes de souveraineté arménienne.

On comprend ainsi que c'est la présence, jusqu'au génocide de 1915, sur la majeure partie du Plateau arménien, d'une population constituant la majorité relative ou absolue, unie par la langue, la culture et la religion, qui permettait d'affirmer que l'on se trouvait, entre l'Euphrate et la Koura, entre le sud du Caucase et le nord de la Mésopotamie, en Arménie.

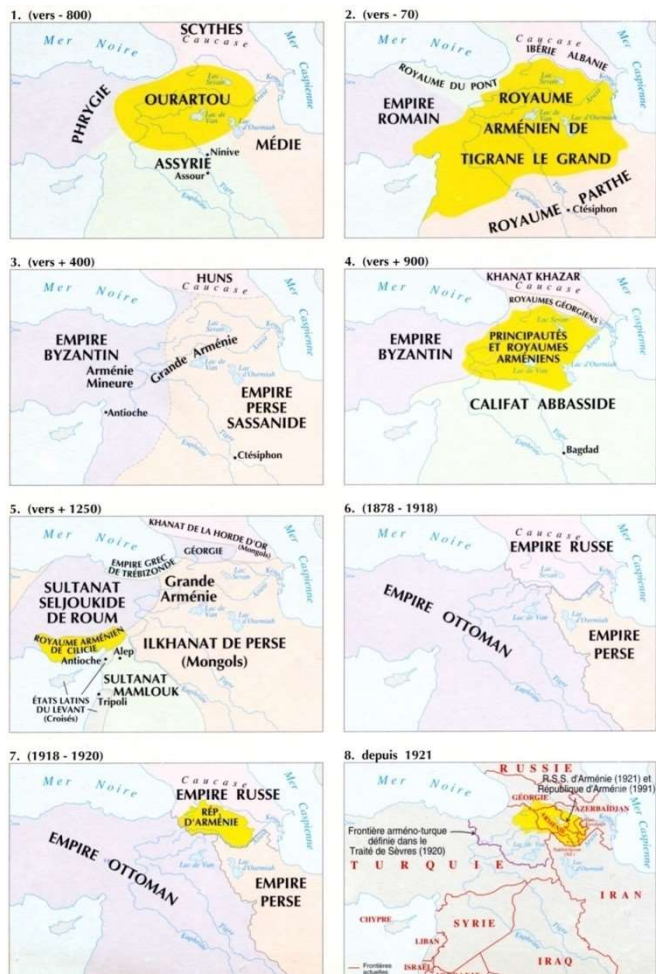


FIG. 2b : L'ARMÉNIE DE L'ANTIQUITE A NOS JOURS - CARTES DE CLAIRE MOURADIAN



FIG. 3 : CATHEDRALE D'ÉTCHMIADZINE, FONDÉE AU IV^e SIÈCLE ET MANTES FOIS RESTAURÉE (V^e, VII^e, XVII^e, XIX^e SIÈCLES ET ENCORE ACTUELLEMENT). VUE GÉNÉRALE DU SUD-OUEST. PHOTO ZAVEN SARGSIAN

L'image de la cathédrale d'Étchmiadzine, fondée au IV^e siècle et maintes fois restaurée au fil des siècles (fig. 3), nous rappelle toute l'importance qui s'attache à l'adoption du christianisme très tôt, au début du IV^e siècle, un choix qui a forgé l'identité de ce peuple puis marqué pour les siècles sa destinée.

D'emblée, la nation arménienne passe par une série d'étapes décisives pour la consolidation de son individualité. Après l'adoption du christianisme, c'est, en l'espace de deux siècles environ, la constitution d'un patriarcat autocéphale, la création d'un alphabet original (fig. 4) permettant de traduire la Bible, de nombreux textes fondamentaux et de créer une littérature originale, et enfin, ce sont les combats tant militaires qu'idéologiques permettant de faire front aux hégémonies perse sassanide et romano-byzantine.



FIG. 4 : ÉVANGILE DU MARECHAL OCHIN (ROYAUME D'ARMENIE EN CILICIE), PAGES DE DEDICACE (1274). PIERPONT MORGAN LIBRARY, NEW YORK, MS. M. 740, FOL. 6V. PHOTO D'APRES CLAUDE MUTAFIAN, *LA MAGIE DE L'ECRIT*, 2007, P. 56

Parmi ces combats qui rendirent possible la sauvegarde de l'identité culturelle, l'un des plus importants fut, pour l'Église arménienne, le maintien d'une distance par rapport à Constantinople, en rejetant le dogme adopté à Chalcédoine en 451 sur les deux natures du Christ, et en affirmant son attachement au dogme d'Éphèse qui, vingt ans plus tôt, en 431, avait défini l'« Unique nature du Verbe incarné » : le Verbe, la parole de Dieu, s'était certes incarné(e), mais ne possédait qu'une nature (fig. 5 et 6).

| | |
|---|---|
| <p style="text-align: center;">Le concile de Chalcédoine (451) adopte le dogme du dyphysisme :</p> <p style="text-align: center;">deux natures, l'humaine et la divine, étroitement unies dans la personne du Christ, vrai Dieu et vrai homme</p> <p style="text-align: center;">Séparation entre :</p> <p>1. les Églises chalcédoniennes ou dyphysites :</p> <ul style="list-style-type: none"> - l'Église orthodoxe byzantine, siège : Constantinople - l'Église catholique latine (romaine), siège : Rome <p style="text-align: center;">et</p> <p>2. les Églises d'Orient préchalcédoniennes miaphysites :</p> <ul style="list-style-type: none"> - l'Église copte (égyptienne) et l'Église éthiopienne, - l'Église syriaque orthodoxe (jacobite), - les Églises arménienne, géorgienne (jusqu'au VII^e s.) et albanaise du Caucase | <p style="text-align: center;">En 726</p> <p style="text-align: center;">lors du synode de Manazkert/Manzikert</p> <p style="text-align: center;">l'Église arménienne réaffirme son rejet de Chalcédoine</p> <p style="text-align: center;">et sa fidélité au dogme du concile d'Éphèse (431)</p> <p style="text-align: center;">qui avait défini ainsi la nature du Christ :</p> <p style="text-align: center;"><i>L'unique nature du Verbe incarné</i></p> |
|---|---|

Fig. 5

Fig. 6

Nous ne pouvons pas détailler ici ce point, mais il est important de le garder à l'esprit pour la compréhension de la culture arménienne et surtout de l'art et notamment de l'architecture. Nous aurons besoin, à plusieurs reprises, de faire référence à cette formulation pour expliquer certains choix.

Les trois grands domaines de l'art arménien médiéval

L'architecture

D'un commun accord avec l'organisateur, il a été décidé de mettre l'accent sur l'architecture paléochrétienne et médiévale. Il faut néanmoins, en préambule, évoquer brièvement les grands domaines de la création artistique chez les Arméniens, de l'Antiquité tardive jusqu'aux Temps modernes.

Nous mentionnerons ensuite, également succinctement, les domaines « mineurs ».

Le premier domaine est celui de l'architecture, en pierre, principalement sacrée, aux lignes pures et aux façades austères, dominée par un principe : la coupole sur croix ou parfois sur un espace rayonnant. (fig. 7)



FIG. 7 : ODZOUN, EGLISE (VI^E ET VIII^E SIECLES). VUE GENERALE DU SUD-OUEST.
PHOTO AUTEUR

Ce paradigme fondamental de l'architecture arménienne, coupole sur croix, s'exprime aussi bien dans les cas où l'espace du sanctuaire est inscrit dans un périmètre rectangulaire que dans ceux où la coupole est posée sur une croix dégagée (une croix libre). Lorsque la coupole s'appuie sur une croix inscrite dans un parallépipède, des petits compartiments (qui abritent des sacristies) comblent les quatre angles, mais, étant abaissés, ces compartiments angulaires n'empêchent pas de percevoir la croix au niveau des toits. (fig. 8)

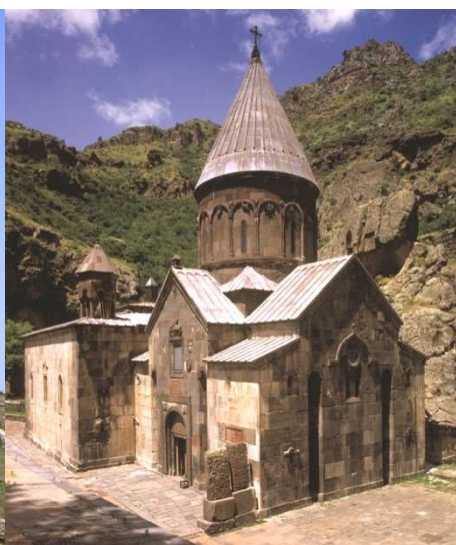


FIG. 8. LMBAT, CHAPELLE A COUPOLE SUR CROIX LIBRE (VII^E SIECLE). VUE DU SUD-EST (A GAUCHE), PHOTO AUTEUR.

MONASTERE DE LA SAINTE-LANCE (XIII^E SIECLE), EGLISE PRINCIPALE A COUPOLE SUR CROIX INSCRITE (1215). VUE DU SUD-EST (A DROITE), PHOTO ZAVEN SARGSIAN

L'enluminure

À côté de l'architecture, on peut définir deux autres grands domaines de l'art arménien. L'un d'eux est la peinture qui orne les livres, c'est-à-dire l'enluminure, la miniature (fig. 9).

Quant à la peinture monumentale, la peinture sur les murs, elle a été moins développée ; nous y reviendrons plus loin.

Dans les livres, la peinture est très présente. Les Arméniens ont eu une sorte de culte pour les livres manuscrits enluminés. Malgré les innombrables destructions, pillages et incendies, environ 30 000 manuscrits sont conservés, et une bonne partie est enluminée. C'est une richesse considérable.



FIG. 9 : ÉVANGILE DE 1268, ROYAUME D'ARMENIE EN CILICIE, PEINTRE TOROS ROSLIN.
JUGEMENT DERNIER/DEISIS, EREVAN, MATENADARAN N° 10675, FOL. 89V.
PHOTO DU MATENADARAN

Parmi cet immense patrimoine, les œuvres les plus anciennes sont quatre enluminures des VI^e-VII^e siècles. L'une d'elles, qui figure l'Adoration des mages, est peut-être la plus parlante d'un point de vue qui nous intéresse en particulier : la diversité des sources de cet art qui se constitue au début du christianisme (fig. 10).

On peut identifier dans cette peinture trois courants. En premier, la tradition arménienne, qui se manifeste par une grande expressivité des visages et un riche chromatisme. Ensuite, l'héritage gréco-romain ou hellénistique est attesté par les formes architecturales présentes sur cette image : l'arc central et les deux frontons sur chapiteaux corinthiens. Enfin, le troisième élément patent sur cette miniature, ce sont les éléments iraniens. En effet, les mages sont des princes sassanides, comme le montrent en particulier leur position, genoux écartés, et leurs vêtements (pantalons bouffants). Le mélange de ces trois courants est caractéristique de l'Arménie dans l'Antiquité tardive.

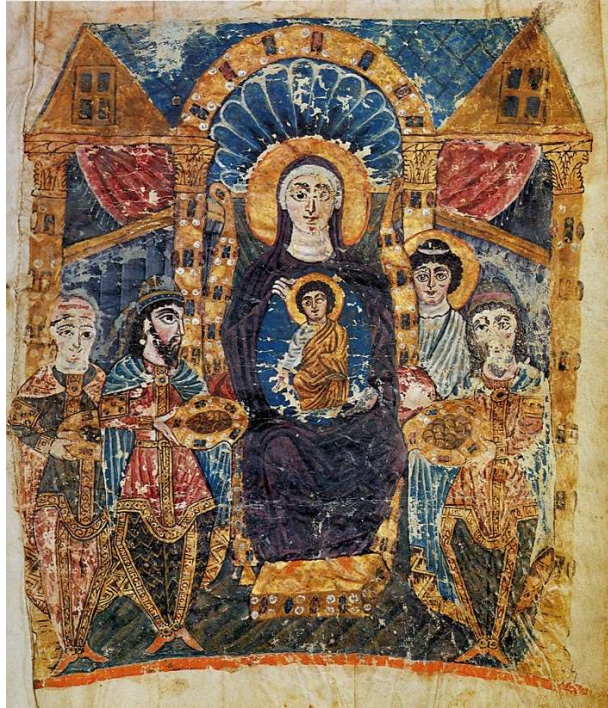


FIG. 10 : ÉVANGILE D'ÉTCHMIADZINE, L'UN DES DEUX FEUILLETS ANCIENS AJOUTÉS, ADORATION DES MAGES, MATENADARAN N° 2374, fol. 229

Un autre manuscrit, copié, lui, au XIII^e siècle, dans la partie nord-ouest du pays, reflète une période où l'Arménie est soumise à une épreuve particulièrement rude, l'occupation mongole. De ces illustrations commencées en 1232 puis complétées au début du XIV^e siècle, il se dégage, semble-t-il, le sentiment d'un grand trouble, d'une profonde inquiétude (fig. 11).



FIG 11 : ÉVANGILE « DES TRADUCTEURS » (1232 ET DEBUT DU XIVE SIECLE), PEINTRE(S) GRIGOR (DEUX PEINTRES PORTANT LE MEME NOM SE SONT SUCCEDES). CENE ET DESCENTE AUX ENFERS. EREVAN, MATENADARAN N° 2743, FOL. 170 ET 184. PHOTOS DU MATENADARAN

Le chromatisme, encore une fois très riche, qui fait violemment contraster les couleurs sombres et le rouge de certains vêtements et de la table, ainsi que les cernes foncés autour des yeux, semblent trahir un profond désarroi face au cataclysme qui s'était abattu sur le pays.

Enfin, une tout autre atmosphère nous est transmise par une peinture exécutée toujours au XIII^e siècle, mais dans le royaume d'Arménie établi en Cilicie (rive nord-est de la Méditerranée, face à Chypre) au temps des croisades. Ici se montre à nous une Arménie opulente, protégée grâce à son alliance avec les Mongols, et dont les ports sont visités par les marchands de nombreux pays.

Des mécènes généreux apportent leur soutien à l'illustration des manuscrits, ce qui permet la création de représentations somptueuses, extrêmement raffinées, placées sur des fonds d'or (fig. 12). Dans l'art arménien de Cilicie se croisent, harmonieusement mariés à la tradition nationale, les apports de l'Occident, de Byzance et de l'Extrême-Orient.



FIG. 12: ÉVANGILE DE LA REINE KERRAN (1272), ROYAUME D'ARMÉNIE EN CILICIE. AU PIED DU CHRIST, LA FAMILLE ROYALE, LA REINE ET LE ROI LEON II (1271-1289). PATRIARCAT ARMÉNIEN DE JERUSALEM, N° 2563, FOL. 380. PHOTO D'APRES CLAUDE MUTAFIAN, L'ARMÉNIE DU LEVANT, 2012, vol. II, fig. 191.

La sculpture des monuments à stèle crucifère et des *khatchkars*



Après l'architecture et la peinture des manuscrits, évoquons le troisième grand domaine de l'art arménien au Moyen Âge, la sculpture. Celle-ci se décline en deux sphères, celle de la sculpture monumentale, qui décore de bas-reliefs les églises et les autres monuments, et celle de la sculpture sur des formes mineures, elles aussi liées au culte (fig. 13).



FIG. 13 : SCULPTURE SUR FORMES « MINEURES ». A) MONUMENT A STELE (INITIALEMENT CRUCIFERE) DE BRDADZOR (VII^e S. ?), MUSEE DES BEAUX-ARTS DE GEORGIE. B) CIMETIERE DE NORATOUS, KHATCHKARS MEDIEVAUX. PHOTOS AUTEUR

À la période paléochrétienne et préarabe, c'est-à-dire aux V^e-VI^e et VII^e siècles, on trouvait en Arménie et en Géorgie de très nombreux monuments à stèle quadrilatérale. Dressées sur des piédestaux, ces stèles étaient surmontées d'un chapiteau et d'une croix en pierre. Aucun de ces monuments n'est conservé en entier, mais un grand nombre de fragments permettent de supposer l'existence de plusieurs centaines de tels monuments. Et la plupart sont couverts de sculptures en bas-relief qui appartiennent souvent au répertoire de l'art funéraire de l'Antiquité tardive (fig. 14).

FIG. 14 : THALIN ET ODZOUN, DEUX STELES QUADRILATERALES (CA. VII^e S.) COUVERTES DE BAS-RELIEFS FIGURES.
 À THALIN, LE FRAGMENT DE STELE (INITIALEMENT CRUCIFERE) EST DRESSE SUR UNE BASE CUBIQUE, ELLE AUSSI SCULPTEE.
 PHOTOS AUTEUR



Enfin, après l'invasion arabe, on voit apparaître au IX^e siècle un nouveau type de stèles que l'on appelle en arménien *khatchkar*, de « *khatch* » = croix et « *k'ar* » = pierre. Ce sont des plaques de pierre portant l'image de la croix ou parfois de plusieurs croix (fig. 15).



FIG. 15 : ÉVOLUTION DU KHATCHKAR A TRAVERS LES SIECLES : A) MAQENOTS (IX^e-X^e S.). B) SANAHIN (1215). C) DJOULFA (1603). PHOTOS AUTEUR

Cet art emblématique de l'Arménie couvre littéralement le pays de ses milliers d'œuvres.

Au départ, aux IX^e-X^e siècles, les plaques sont sobres, arrondies à leur extrémité supérieure, avec une croix qui se détache sur un fond vide ; d'emblée la croix apparaît comme un arbre de vie. Il est important de noter que sur ces monuments omniprésents en Arménie, la croix est toujours un arbre de vie. Cela résulte probablement, du moins en partie, du choix dogmatique, du choix christologique consécutif au rejet de Chalcédoine (451) et à l'ancrage dans le dogme d'Éphèse (431). Dès lors, comme l'affirment certains théologiens arméniens, la christologie arménienne, fondée sur la formule « l'unique nature du Verbe incarné », sans nier la part humaine dans la personne du Christ, sous-entend la primauté en elle du côté divin. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles le *khatchkar* (sauf quelques exceptions qui confirment la règle) ne montre jamais le Christ souffrant, l'homme souffrant sur la croix. La croix, qui porte des fruits (le raisin, la grenade, à signification eucharistique) et du pied de laquelle partent deux grandes feuilles, est un symbole de vie, de victoire sur la mort.



FIG. 16 :
MONASTERE DE
TSAKHATS KAR,
CHAPELLE
FUNERAIRE
(1041), DEUX
KHATCHKARS.
PHOTOS AUTEUR



Ce message du *khatchkar* s'exprime avec force et clarté dans les pièces initiales. Puis, aux X^e-XI^e siècles, les plaques acquièrent un contour rectangulaire (fig. 16) et se couvrent de motifs de plus en plus riches, notamment au contact de l'art musulman. Il y eut en effet des échanges étroits et nombreux entre Arméniens et musulmans à partir de la domination arabe sous le califat (VIII^e-IX^e siècles) et surtout lorsque, à partir du XI^e siècle, les Turcs s'établirent en Arménie et dans les régions voisines. L'ornementation se déploie d'abord sur les bords des *khatchkars*, puis, au XIII^e siècle, elle s'applique sur le fond même des plaques (fig. 17).

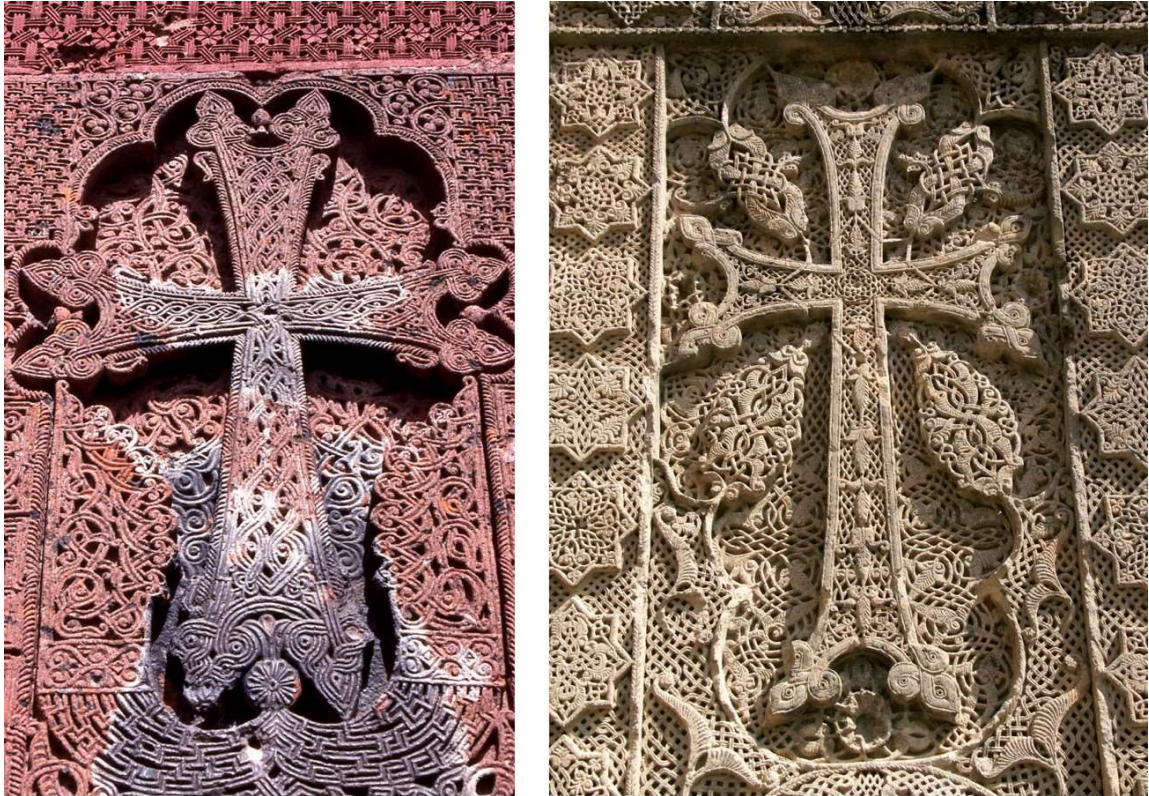


FIG. 17 : PARTIE CENTRALE DES KHATCHKARS DE MASTARA (ca. 1210) ET GOCHAVANK (1291). PHOTOS AUTEUR

En même temps, au-delà de ces évolutions, la forme arquée continue à se manifester au-dessus et autour de la croix, forme qui était apparue très clairement au tout début, puis s'était trouvée partiellement masquée par le cadre rectangulaire et l'abondance des ornements. La permanence du motif de l'arc tout au long des siècles révèle sans doute que le *khatchkar* expose visuellement ce que Jean exprime dans son verset 10.9, où il cite les paroles du Christ : « Je suis la porte, si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ». Il faut probablement voir dans cette image de la porte qui donne accès au salut et à la vie éternelle l'un des principaux messages du *khatchkar*.



Beaucoup de *khatchkars* des XIII^e-XIV^e siècles ont ceci de saisissant que, tout en portant le message éminemment chrétien que nous venons de mentionner, ils sont pénétrés, nous l'avons noté, de motifs partagés entre les Arméniens et les musulmans, tels que les rangs d'étoiles à huit pointes, les entrelacs et arabesques très fouillées et les inscriptions mêlées d'ornements végétaux et géométriques. L'un des sommets de cet art d'un grand raffinement se trouve sur deux *khatchkars* du monastère de Dadivank, en Artsakh (Haut-Karabagh), sculptés en 1283 (fig. 18).

Ces sculptures frappent par la richesse exceptionnelle de leur ornementation, admirable en particulier sur les larges médaillons placés sous la croix. Ces grandes plaques se trouvaient dans le campanile du monastère jusqu'au début de novembre 2020. Elles ont été transférées à Étchmiadzine au lendemain de la guerre de l'automne 2020, par crainte qu'elles ne soient détruites ou abîmées par les Azerbaïdjanais lorsqu'ils auraient repris possession de ce territoire¹.

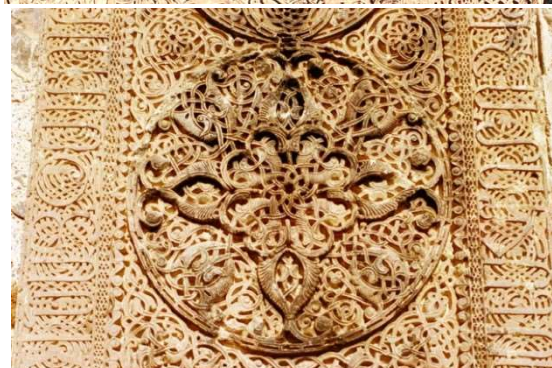
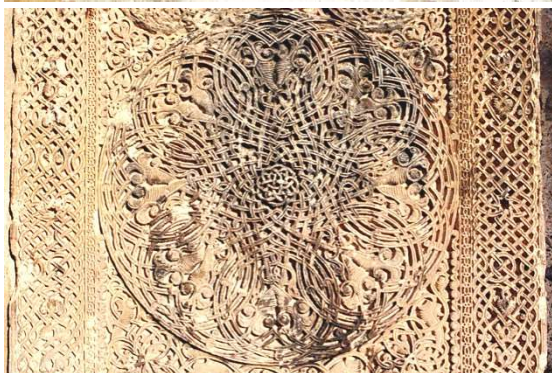


FIG. 18 : MONASTERE DE DADIVANK, ARTSAKH, KHATCHKARS DE 1283.
PHOTOS SAMVEL KARAPETIAN ET AUTEUR

¹ En septembre 2023, la communauté monastique arménienne qui y résidait a été contrainte d'abandonner Dadivank.

Les arts «mineurs»



FIG. 19 : MUSEE DU CATHOLICOSSAT D'ÉTCHMIADZINE, RELIQUAIRE DU SAINT-SIGNE DES HERBIVORES (KHOTAKERATS) (1300). PHOTO DU MUSEE



FIG. 20 : MUSEE D'HISTOIRE DE L'ARMENIE, LUTRINS EN BOIS (1272) PROVENANT DE LA VILLE D'ANI. PHOTO DU MUSEE

Les talents des artistes arméniens se sont aussi illustrés dans de nombreux autres domaines, dits « mineurs », parmi lesquels la création d'œuvres de métal, notamment de reliquaires comme celui de l'an 1300, dit « des Herbivores » (du nom d'un ermitage où il fut longtemps conservé) (fig. 19), et d'œuvres en bois comme les lustrins sculptés en 1272 dans la ville d'Ani (fig. 20), ornés de croix qui rappellent celles des *khatchkars*, ou comme la porte en bois de 1371 ou 1376 (fig. 21) offerte à la cathédrale arménienne des Saints-Jacques de Jérusalem par des Arméniens de Crimée (il existait une importante colonie arménienne en Crimée au Moyen Âge).



FIG. 21 : PATRIARCAT ARMENIEN DE JERUSALEM, CATHEDRALE DES STS-JACQUES, PORTE EN BOIS DE 1371 ou 1376, OFFERTE PAR DES ARMÉNIENS DE CAFFA (CRIMEE). PHOTOS AUTEUR

L'art de la céramique connu également un large développement tout au long du Moyen Âge (fig. 22) et jusqu'à la période moderne, avec en particulier un foyer fécond en Anatolie occidentale aux XVII^e-XVIII^e siècles, dans la ville de Kütahya, Koutina en grec (fig. 23). La tradition de Kütahya, transplantée en partie à Jérusalem, connaît actuellement une seconde naissance en Arménie grâce aux efforts de l'association lyonnaise Muscari (fig. 24).



FIG.22: BOL EN CERAMIQUE DECOUVERT A ANI (XIII^e s.). MUSEE D'HISTOIRE DE L'ARMENIE (EREVAN). PHOTO DU MUSEE



FIG.23 : PATRIARCAT ARMENIEN DE JERUSALEM, CATHEDRALE DES STS-JACQUES, CERAMIQUES DE KÛTAHYA/KOUTINA (XVIII^e s.). CARREAUX ET ŒUF DE SUSTENTATION DE LAMPE



FIG.24 : GYUMRI, ARMENIE. ŒUVRES CONTEMPORAINES INSPIREES DE LA CERAMIQUE DE KÛTAHYA/KOUTINA (XVII^e-XVIII^e s.), PRODUCTION SOUTENUE PAR L'ASSOCIATION LYONNAISE « MUSCARI ». PHOTOS DE L'ASSOCIATION

Textiles. Tapis

Les productions textiles sont également d'un grand intérêt, notamment les tapis, sujet très important, mais méconnu, parce que la part des tisserand(e)s arménien(ne)s a longtemps été et reste souvent encore ignorée, marginalisée dans les ensembles flous, imprécis, des tapis dits « orientaux », « anatoliens », ou « caucasiens ». Induits en erreur par les appellations qui avaient cours sur les marchés, les auteurs occidentaux du XX^e siècle ont eu tendance à oublier ou ignorer l'existence de populations autochtones chrétiennes qui produisaient des tapis depuis des temps anciens. Cette vision commence à être rectifiée grâce à de nouvelles études.

On commence ainsi à prendre en considération un nombre notable de tapis des XVIII^e-XIX^e siècles ayant des caractéristiques assez marquées et portant des inscriptions qui attestent leur appartenance au patrimoine arménien. Beaucoup de ces tapis proviennent des régions orientales de l'Arménie et notamment de l'Artsakh/Karabagh et de la Siounie voisine (sud de l'actuelle république d'Arménie). L'un de ces tapis présente un intérêt particulier en raison de sa datation assez ancienne (1699 ou 1700), de sa décoration et parce qu'il porte la signature de la tisserande Gouhar (fig. 25).



FIG. 25 : DEUX TAPIS ARMÉNIENS A INSCRIPTION : (A GAUCHE) TAPIS DE GOUHAR (ARTSAKH) (1699 OU 1700) ET (A DROITE) TAPIS A DRAGONS SIMPLIFIÉS (1904) DE SIOUNIE (SUD-EST DE L'ARMÉNIE). PHOTO A) D'APRÈS VOLKMAR GANTZORN 1991, P. 350, FIG. 480A ; PHOTO B) DU MUSÉE D'HISTOIRE DE L'ARMÉNIE.

Sur ce dernier tapis, comme sur de nombreuses œuvres de cette région, un thème très caractéristique retient l'attention, celui de la paire de dragons, à côté de motifs à croix et rayonnants. Par la présence à la fois récurrente et diversifiée de paires de dragons (fig. 25-26), ces pièces autorisent à avancer une hypothèse arménienne pour expliquer l'origine d'une



FIG. 26 : MUSEE D'HISTOIRE DE L'ARMENIE. DEUX TAPIS DU SUD-EST DE L'ARMENIE : TAPIS « KHENDZORESK » DE SIOUNIE OU D'ARTSAKH (HAUT-KARABAGH), ET TAPIS A AIGLE D'ARTSAKH (1900). PHOTOS DU MUSEE

catégorie de « tapis à dragons » datables des XVI^e-XVIII^e siècles, que l'on trouve dans plusieurs grandes collections d'Europe occidentale et des États-Unis et dont la provenance reste inconnue (fig. 27).



FIG.27 : TAPIS A DRAGONS (XVI^e-XVIII^e S.) : A) TAPIS DE LA KEIR COLLECTION, AUJOURD'HUI AU MUSEE DE DALLAS ; B) TAPIS DU MUSEE D'ART ISLAMIQUE DE BERLIN. PHOTO A) DU MUSEE ; PHOTO B) DE L'AUTEUR

Architecture

Période paléochrétienne

Venons-en à présent au cœur de la présentation : l'architecture, et commençons par la période paléochrétienne (IV^e-VI^e siècles). Les premiers édifices du culte chrétien en Arménie ont été principalement des constructions longitudinales voûtées en berceau, sous toit en bâtière, sans coupole et d'emblée orientées. Rappelons que « orienté » ne signifie pas, comme on le croit parfois en Europe occidentale, tourné vers Jérusalem, mais bien tourné vers l'est. (Si l'on veut, à partir de l'Arménie, s'« orienter » vers Jérusalem, c'est vers le sud-ouest qu'il faut se tourner). Ces premiers édifices du culte possédaient une ou trois nefs.

Églises à nef unique

Une cinquantaine d'églises ou chapelles à nef unique sont (partiellement) conservées de la période paléochrétienne. Les vestiges de deux d'entre elles ont été découverts récemment en Artsakh/Haut-Karabagh, sur le site de Tigranocerte/Tigranakert (fig. 28), ville fondée très probablement par le roi Tigrane « le Grand » au I^{er} siècle avant notre ère et qui a poursuivi son existence au premier millénaire de notre ère.

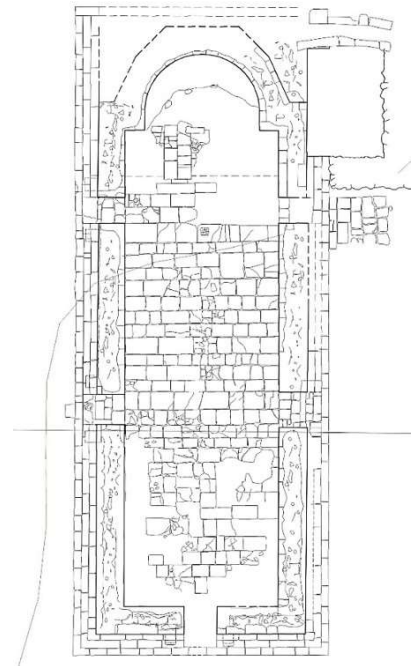


Fig. 28. TIGRANAKERT/TIGRANOCERTE D'ARTSAKH. VESTIGES DE DEUX EGLISES PALEOCHRETIENNES A NEF UNIQUE (V^e-VI^e S.). PHOTO ET PLAN (EN HAUT) DE LA GRANDE MONONEF : HAMLET PETROSSYAN. PHOTO DE L'ENSEMBLE (EN BAS) : HRAÏR HAWK KHATCHERIAN

Le site a commencé à être fouillé par l'archéologue Hamlet Pétrossian, entre 2006 et 2020. Depuis novembre 2020, les travaux sont arrêtés, cette zone étant alors passée sous contrôle azerbaïdjanais².

Basiliques à trois nefs

La deuxième catégorie d'édifices cultuels de la période paléochrétienne en Arménie est la basilique à trois nefs, dont une dizaine est attestée (fig. 29).

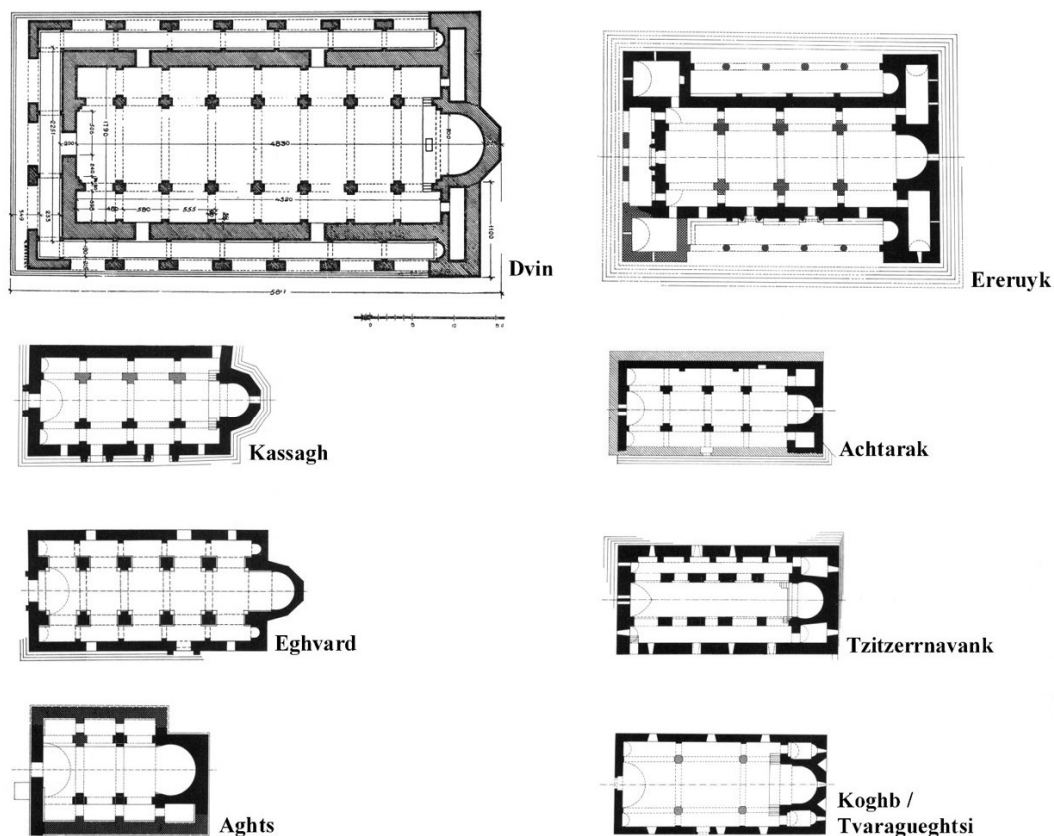


FIG. 29 : BASILIQUES ARMÉNIENNES A TROIS NEFS (PÉRIODE PALEOCHRETIENNE, IV^e-VI^e s.). PLANCHE DE HUIT PLANS, D'APRES PAOLO CUNEO ET AUTEUR

Deux basiliques, celle de Dvin, la capitale de l'époque, et celle d'Ererouyk, étaient assez grandes, tandis que les autres étaient plus modestes. La basilique d'Ererouyk (autour de laquelle le laboratoire LA3M d'Aix-en-Provence a conduit, sous la direction de l'auteur de ces lignes, une mission archéologique de 2009 à 2016) présente cet intérêt particulier d'illustrer un courant d'affinité syriaque (fig. 30).

² À l'initiative de l'auteur de ces lignes, il a été proposé, après l'automne de 2020, que ce site devienne un chantier mixte, un lieu de dialogue et de coopération entre archéologues arméniens et azerbaïdjanais, avec la possible présence d'une tierce partie. Cette idée n'a pas été retenue.



FIG. 30 : BASILIQUE D'EREROUYK/EREROYK' (CA. VI^e S.). VUE GENERALE DU SUD-OUEST. PHOTO AUTEUR

Elle montre en effet une grande parenté avec les basiliques paléochrétiennes de Syrie, notamment pour ce qui est de sa façade occidentale, avec ce qu'il reste de ses deux tourelles d'angle, ainsi que pour la forme des bandes moulurées au-dessus/autour des fenêtres.

Hormis celle, reconstruite, de Kassagh à Aparan, la basilique à trois nefs la mieux conservée d'Arménie est celle de Tzitzernavank (fig. 31).



FIG. 31 : BASILIQUE DE TZITZERRNAVANK, ARTSAKH (IV^e-VII^e S., AVEC RESTAURATIONS ULTERIEURES). PHOTOS EXTERIEURES SAMVEL KARAPETIAN (A GAUCHE) ; VUE INTERIEURE VERS L'ABSIDE : CHANTAL ET JEAN-CLAUDE HOTELIER (A DROITE)

Elle est située en Artsakh/Haut-Karabagh, plus précisément dans la zone entre cette région et la république d'Arménie (à quelques km de sa frontière orientale), zone repassée sous le contrôle de l'Azerbaïdjan en novembre 2020³. Ce monument présente un grand intérêt, d'abord parce qu'il est en bon état (grâce à de nombreuses restaurations qui cependant compliquent la compréhension de son histoire architecturale), ensuite parce qu'il donne un bon exemple de basilique à trois nefs de structure « hellénistique » ou « occidentale », dans laquelle la nef principale est plus élevée que les deux nefs latérales, ce qui se traduit par une (légère) surélévation du toit en bâtière par rapport aux deux appentis latéraux. Cette basilique possède enfin une particularité insolite, liée à l'élévation de la nef centrale : la présence d'une tribune au-dessus de l'abside.

Mausolées, *martyria*

À la période paléochrétienne, en Arménie, on trouve aussi une douzaine de mausolées ou de martyriums qui ont tous à peu près la même structure : ce sont de petites nefs voûtées en berceau, orientées, avec parfois un ou deux arcosoliums, c'est à dire des niches funéraires, sur un ou les deux côtés (fig. 32).

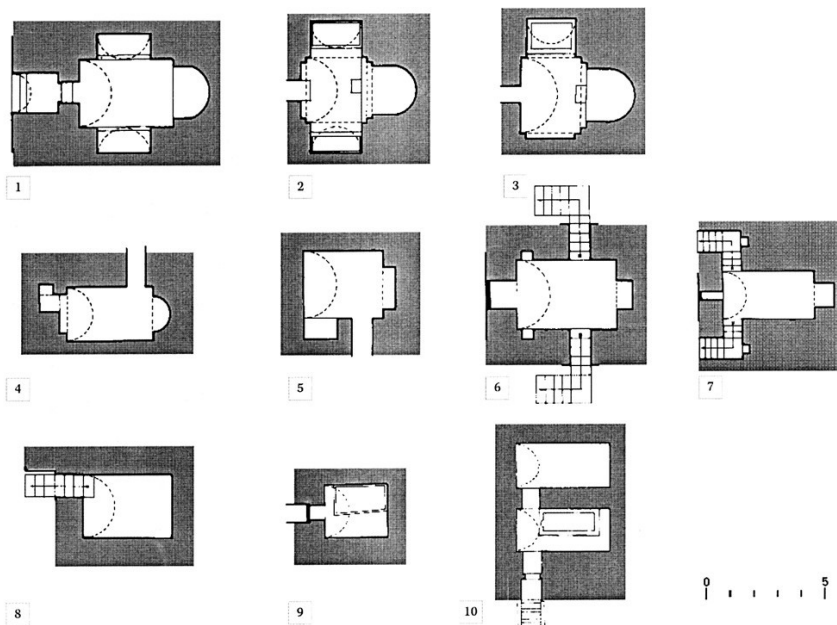


FIG. 7 PLANS DES MAUSOLÉES PALÉOCHRÉTIENS.

- 1 : AGHTS (ANNÉES 360).
- 2 ET 3 : ANI, IGADZOR, MAUSOLÉES RUPESTRES.
- 4 : SAINTE-HRIPSIMÉ (DÉBUT IV^e, RECONSTRUIT VERS 400).
- 5 : SAINTE-GAYANÉ (DÉBUT IV^e SIÈCLE, RECONSTRUIT VERS 400).
- 6 : OCHAKAN, SAINT-MÉSROP MACHOTIS (443).
- 7 : AMARAS, SAINT-GRIGORIS (489).
- 8 : ZOVOUNI, SAINT-VARDAN (ANNÉES 450 ?).
- 9 : DJRVEJ.
- 10 : NAKHTJAVAN (ANNÉES 360-VIII^e SIÈCLE ?).

FIG. 32 : MARTYRIA ET MAUSOLEES PALEOCHRETIENS D'ARMENIE. PLANS, D'APRES PATRICK DONABEDIAN, L'AGE D'OR DE L'ARCHITECTURE, 2008, P. 24, FIG. 7

³ La surveillance par satellite (*Caucasus Heritage Watch*) mise en place par l'université de Cornell (États-Unis) n'a pas révélé d'atteinte visible à l'intégrité architecturale du bâtiment. Une information du 16 janvier 2023 a toutefois signalé une détérioration/profanation du maître-autel.

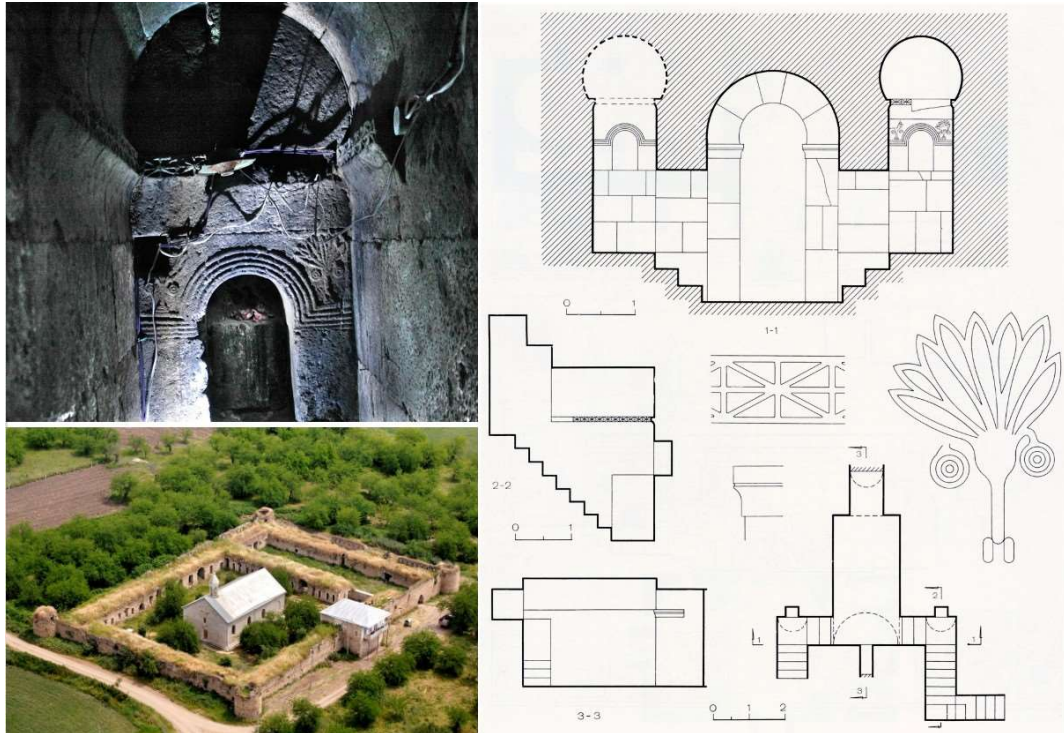


FIG. 33 : AMARAS, MAUSOLEE SAINT-GRIGORIS, ARTSAKH/HAUT-KARABAGH (489). PHOTOS (A GAUCHE) HRAÏR HAWK KHATCHERIAN ; PLAN, COUPES ET SCHEMAS (A DROITE), D'APRES MOURAD HASRATIAN, EARLY CHRISTIAN ARCHITECTURE, 2000, P. 168

Sur cette douzaine, trois se trouvent en Artsakh. Ils ont été étudiés au cours de la dernière décennie par l'archéologue qui a mis au jour les vestiges de la ville de Tigranakert, Hamlet Pétrossian. Ces trois mausolées, datables de la fin du V^e siècle (l'un d'eux, Amaras, est daté de 489) (fig. 33), ont un trait inattendu : ils avaient un accès par l'est (fig. 34), ce que l'on ne trouve nulle autre part en Arménie, ni en Géorgie.

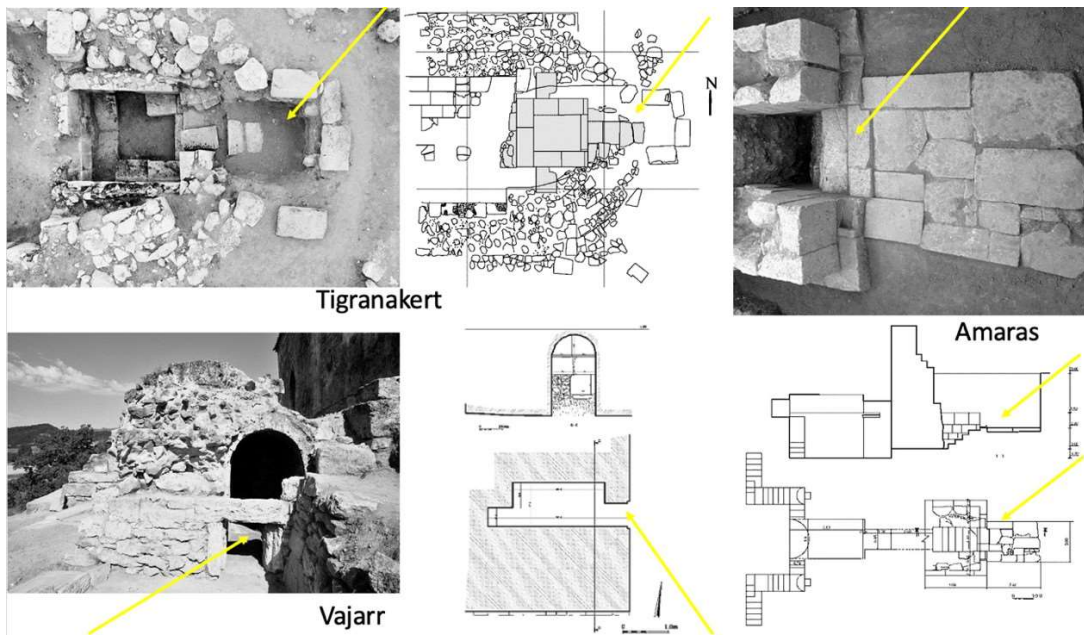


FIG. 34 : TROIS MAUSOLEES PALEOCHRETIENS D'ARTSAKH : TIGRANAKERT, VATJARR ET AMARAS, AVEC ENTREE DEPUIS L'EST (CA. FIN DU V^e S.), D'APRES HAMLET PETROSSIAN, « LES MAUSOLEES-RELIQUAIRES... », 2020, P. 224-228

Hamlet Pétrossian propose pour expliquer cela l’hypothèse d’une référence à l’édicule de la tombe du Christ à Jérusalem, au centre de la rotonde de la Résurrection. Le mausolée d’Amaras, de 489, l’un des hauts lieux de l’Église arménienne, parce qu’il abrite la dépouille de saint Grigoris, petit-fils de saint Grégoire l’Illuminateur, est particulièrement important, en raison de son bon état de conservation, de sa structure à deux escaliers latéraux, probablement pour la déambulation des pèlerins, et de ses éléments de décoration préservés de la période paléochrétienne (fig. 33).

Apparition de la coupole

À la période paléochrétienne, la coupole est encore rare dans l’architecture culturelle arménienne, mais sa présence est attestée sur quelques monuments importants. L’une de ses premières apparitions était probablement sur la cathédrale d’Étchmiadzine (fig. 35).

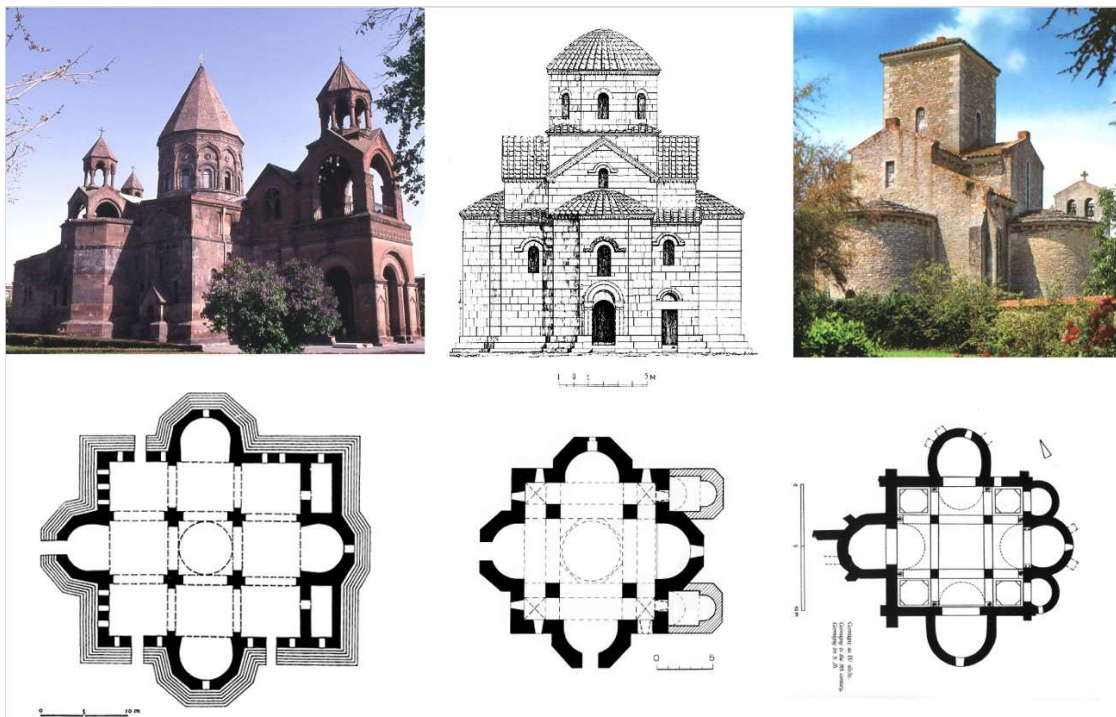


FIG. 35 : ÉGLISES A COUPOLE SUR QUATRE APPUIS LIBRES AU CENTRE D’UN CUBE TETRACONQUE : CATHEDRALE D’ÉTCHMIADZINE (FIN V^e ET VII^e S.) ET BAGARAN (624-631), ARMENIE, PHOTO : AUTEUR ; PLANS ET RESTITUTION D’APRES MOURAD HASRATIAN, EARLY CHRISTIAN ARCHITECTURE, 2000, P. 117 ET 140 ; GERMIGNY-DES-PRES (LOIRET, FRANCE, 805), PHOTO ET PLAN RECONSTITUE, D’APRES ABBE GASTON REBEYRAT, GERMIGNY DES PRES, 1989, P. 6

Dans le passage de la Vision de saint Grégoire rapportée par l’historien Agathange du V^e siècle, l’Illuminateur voit un être terrifiant descendu du ciel frapper la terre à l’endroit où devait être bâtie la cathédrale d’Étchmiadzine. Ce témoignage est très important

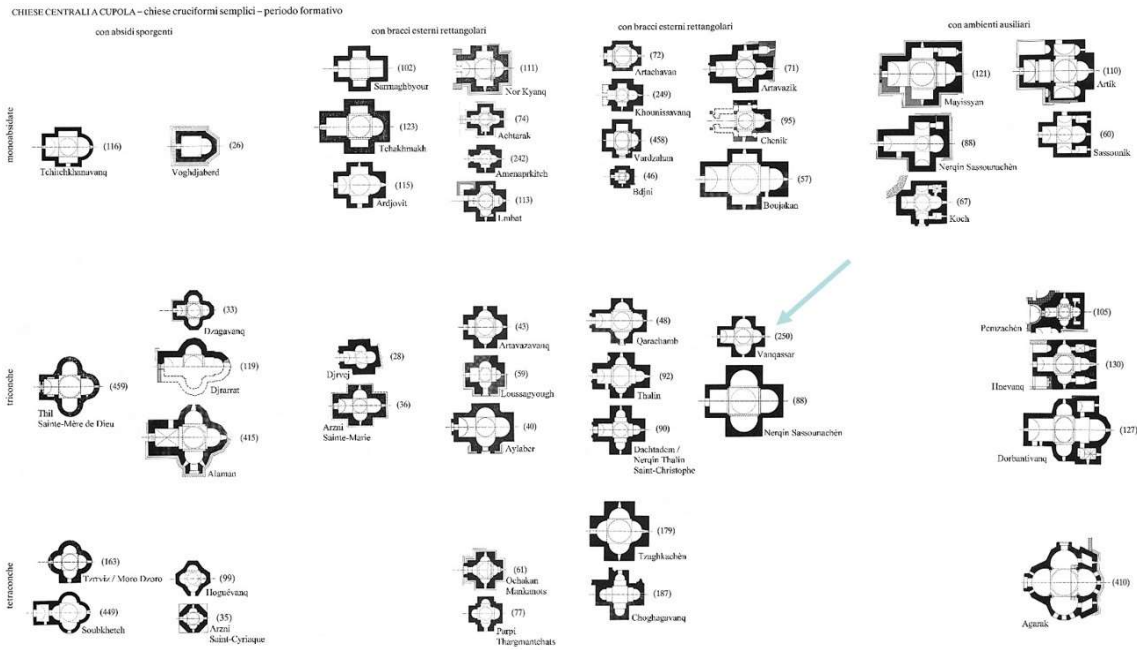
pour l'histoire de l'architecture chrétienne, puisque, rédigé vers le milieu du V^e siècle, il décrit (en s'inspirant de la réalité ou en la préfigurant ?) la structure de l'édifice, du moins sa partie centrale : sur quatre colonnes, quatre arcs sont lancés, au-dessus desquels s'élève une construction en forme de coupole. Le commentaire qui suit n'est pas moins important, car l'historien y donne les clés de la symbolique des formes décrites en expliquant le sens de la Vision. Il précise en particulier que l'espace correspondant aux quatre arcs désigne l'Église universelle, tandis que la coupole au-dessus d'eux représente la cité suprême, le royaume des cieux. Cette interprétation claire, précieuse, dans un texte aussi ancien, a curieusement été très peu exploitée par les historiens de l'architecture chrétienne.

On ignore quelle était la composition de la cathédrale d'Étchmiadzine à sa fondation au début du IV^e siècle. Mais on a de bonnes raisons de considérer que le plan à coupole sur quatre appuis libres (conforme à la description de la Vision) au centre d'un cube échancré de quatre conques, qui est à la base de l'édifice actuel, malgré ses nombreuses restaurations, remonte à la reconstruction décisive qui eut lieu à la fin du V^e siècle. Sacralisé par la vision théophanique de saint Grégoire l'Illuminateur, ce plan, élaboré pour la cathédrale primatiale, a certainement inspiré les architectes du Moyen Âge, mais il n'a été repris (relativement fidèlement) qu'une fois au VII^e siècle à Bagaran (624-631), puis deux fois au XIX^e (notamment à Chouchi, en Artsakh, nous y reviendrons). Plusieurs savants, au début du XX^e siècle, y ont vu le prototype de nombreuses églises du monde chrétien, et notamment de la chapelle carolingienne de Germigny des Prés (805), près d'Orléans (fig. 35). Il faut bien sûr replacer cette vision des influences exercées par un pays d'Orient tant sur Byzance que sur l'Occident dans le cadre du débat « Orient oder Rom » qui animait la recherche en Europe, autour de grandes figures de l'époque, comme celle de Josef Strzygowski.

Il faut noter la présence, dès cette période ancienne, sous les premières coupoles d'Arménie, d'un élément architectural essentiel : le tambour. D'abord cubique, puis octogonal, avant de devenir cylindrique, le tambour est un élément plurifonctionnel : il permet de surélever la coupole, soulignant sa portée symbolique susmentionnée, et, par les fenêtres percées dans ses flancs, d'éclairer l'intérieur d'une lumière quasi zénithale, renforçant la même symbolique.

Essor de l'architecture à coupole au VII^e siècle

En Arménie, on voit apparaître, à partir du VI^e et surtout au VII^e siècle, de nombreuses compositions, souvent de petites dimensions (des chapelles), en croix libre (ou partiellement inscrite), couronnées d'une coupole placée à l'intersection des quatre bras. On en dénombre une cinquantaine (fig. 36). Ces petits sanctuaires se subdivisent en trois groupes en fonction du nombre de bras de la croix à contour intérieur arrondi (conques ou absides) : les croix monoconques, triconques et tétraconques.



L'une de ces chapelles à coupole sur croix libre du VII^e siècle, celle de Vankassar, se trouve en Artsakh, près du site de la ville de Tigranakert, passé sous contrôle azerbaïdjanais en novembre 2020 (fig. 37).

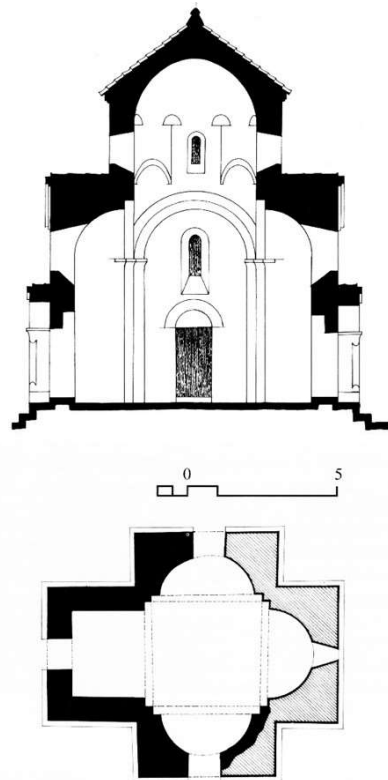


FIG. 37 : VANKASSAR, CHAPELLE A COUPOLE SUR CROIX TRICONQUE (ARTSAKH, VII^e S.), GROSSIEREMENT « RESTAUREE » DANS LES ANNEES 1980. PHOTO (A GAUCHE) : SAMVEL KARAPETIAN ; COUPE ET PLAN RELEVES PAR ARMEN KAZARIAN

C'est une triconque qu'une pseudo-restauration, dans les années 1980, à la fin de la période soviétique, sous administration azerbaïdjanaise, a privée de toutes ses marques originelles (en particulier, par l'effacement du décor à croix sculpté sur le tympan de la porte ouest). Ayant aujourd'hui un aspect irréal, voire « lunaire », cette chapelle retient notamment l'attention par sa position dominante, un trait rare en Arménie, plus fréquent en Géorgie, mais que l'on trouve ici sur un autre monument situé bien plus au nord, St-Serge de Gag (probablement du X^e siècle) (fig. 38).



FIG. 38 : SITUATION DOMINANTE INHABITUELLE D'UNE EGLISE AU SOMMET DE LA NATURE : VANKASSAR (ARTSAKH) (A DROITE) ET ST-SERGE DE GAG (LIMITE DES PROVINCES HISTORIQUES DE GOUGARK ET D'OUTIK), AU NORD-EST DE L'ARMÉNIE (A GAUCHE).
VANKASSAR : PHOTO HRAÏR HAWK KHATCHERIAN ; GAG : PHOTO EN LIGNE ETHNOS

On peut se demander si, dans ces deux cas situés à la marge orientale du Plateau arménien, ce choix ne visait pas un but apotropaïque/symbolique : la protection des extrémités orientales du pays, au-delà desquelles s'étendent des terres basses descendant vers la mer Caspienne (fig.39).

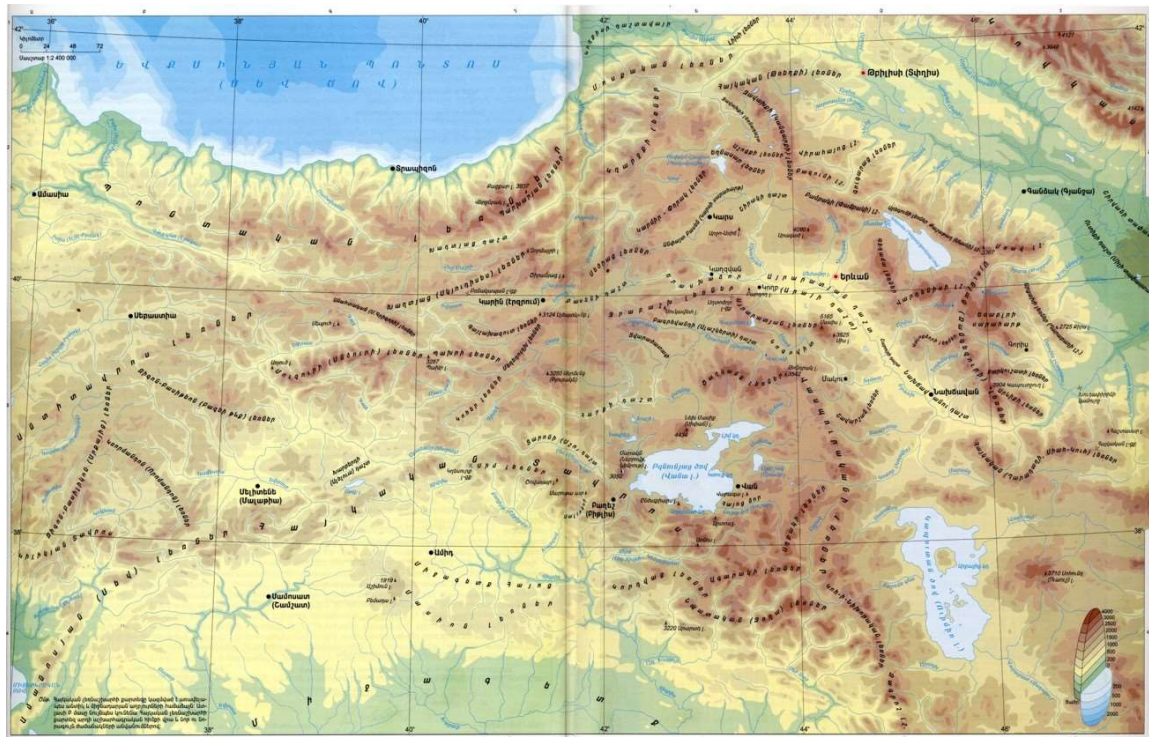


FIG. 39 : CARTE PHYSIQUE DU PLATEAU ARMÉNIEN PAR BAKBEN HAROUTIOUNIAN. LES MONTAGNES D'ARTSAKH (HAUT-KARABAGH) A SON EXTREMITÉ ORIENTALE.

Sur la base du paradigme cité plus haut : coupole sur croix ou sur espace rayonnant, une série de développements typologiques voient le jour. Cette floraison correspond au moment où la coupole impose son règne désormais sans partage sur l'architecture cultuelle de l'Arménie, à partir de la fin du VI^e et surtout au VII^e siècle, période qui peut être appelée « premier âge d'or de l'architecture arménienne ». L'église Ste-Hripsimé (fig. 40), bâtie entre 617 et 628 non loin de la cathédrale d'Étchmiadzine, nous montre l'une des compositions sophistiquées qui s'élaborent alors et qui est adoptée, avec quelques variations, dans une dizaine d'églises (elle fleurit aussi, à la même période en Ibérie voisine [Géorgie]).

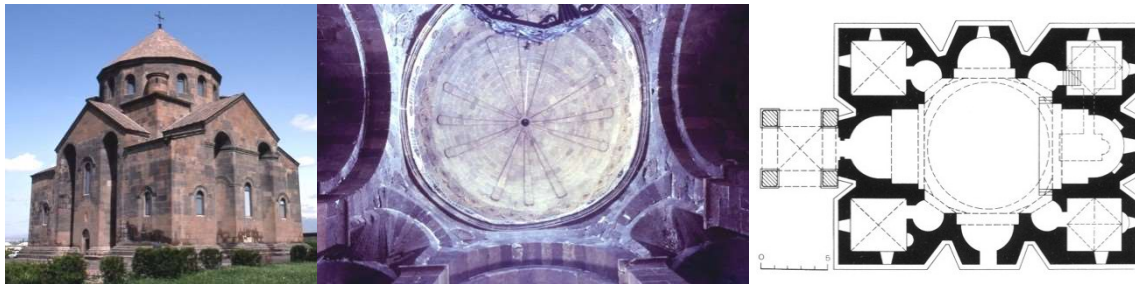


FIG. 40. VAGHARCHAPAT/ÉTCHMIADZINE, EGLISE SAINTE-HRIPSIME (CA. 617-ANNÉES 620). VUE INTERIEURE VERS LA COUPOLE ET VUE EXTERIEURE SUD-EST. PHOTOS AUTEUR. A DROITE : PLAN D'APRES MOURAD HASRATIAN, *EARLY CHRISTIAN ARCHITECTURE*, 2000, P. 307

Sous la vaste coupole, la croix se métamorphose en un rayonnement formé de l'alternance de quatre conques axiales et de quatre niches diagonales, rayonnement auquel s'ajoutent quatre chambres angulaires. Le tout est inscrit dans un périmètre rectangulaire qui, de l'extérieur, crée un volume en parallélépipède, simple, comme monolithe. Ce parallélépipède laisse néanmoins apparaître le noyau cruciforme de la composition au niveau des toits ; il est animé sur ses façades par de profondes niches dièdres percées par paires, comme pour suggérer l'articulation interne des volumes. Ce monument donne le premier exemple daté de ces paires de niches dièdres (qui sont ici trapézoïdales = à fond plat), désormais caractéristiques de l'Arménie.

On trouve en Artsakh, près du village de Mokhrénis, une église en ruine qui présentait, sous une coupole effondrée depuis longtemps, le même principe rayonnant qu'à l'intérieur de Ste-Hripsimé (fig. 41).



FIG. 41. MOKHRENIS, OKHTE DERRNI, ARTSAKH (CA. VI^e-VII^e S.), VESTIGES D'UNE EGLISE A COUPOLE SUR UN PLAN RAYONNANT TETRACONQUE TETRANICHE.

VUES INTERIEURES VERS LE NORD ET L'ANGLE NORD-EST. PHOTOS HRAÏR HAWK KHATCHERIAN. EN BAS, A DROITE, PLAN D'APRES JEAN-MICHEL THIERRY, *ÉGLISES ET COUVENTS DU KARABAGH*, 1991, P. 186

Mais dans cet édifice construit, comme assez souvent en Artsakh, en un appareil rustique, avec des formes approximatives, le rayonnement intérieur était dégagé à l'extérieur. Cette construction, qui peut paraître primitive en raison de sa relative maladresse, peut aussi, hypothétiquement, être vue comme antérieure au groupe des églises du type de Ste-Hripsimé et comme un de leurs prototypes.

La période d'essor architectural du VII^e siècle se caractérise aussi par le recours généralisé à une forme d'un fort effet décoratif, l'arcature aveugle. La cathédrale de Thalin, de la fin du VII^e siècle, en donne de beaux exemples sur ses conques et son tambour (refait) (fig. 42).



FIG. 42. CATHEDRALE DE THALIN (2^e MOITIE DU VII^e S.) VUE DU SUD-EST. ARCATURE AVEUGLE SUR LES CONQUES ET LE TAMBOUR. PHOTO AUTEUR.
 EN HAUT A DROITE : PLAN D'APRES MOURAD HASRATIAN, EARLY CHRISTIAN ARCHITECTURE, 2000, P. 160

Ce sont de légères arcatures sur colonnades aveugles, comme « plaquées » contre les façades (en réalité, solidaires du revêtement mural). Il s'agit d'une forme probablement empruntée au répertoire romain de l'Antiquité tardive, qui avait commencé à être utilisée en Asie Mineure et en Syrie paléochrétiennes, et que les Arméniens amplifièrent au VII^e siècle et appliquèrent aux façades de leurs églises, au début à des façades polygonales ou arrondies. Puis après la période arabe, donc à partir du X^e siècle, cette arcature fut appliquée à des façades planes. Avec les niches dièdres signalées plus haut, l'arcature aveugle est l'un des traits caractéristiques de l'architecture arménienne.

L'architecture à la période postarabe ou période des royaumes



FIG. 43. PERIODE DES ROYAUMES (X^e-XI^e s.). EN HAUT : KARS, CATHEDRALE SAINTS-APOTRES (CA. 930-943), VUE DU SUD-EST ; EN BAS : MONASTERE DE MARMACHEN (988-1029), VUE DU SUD-EST. PHOTOS AUTEUR

Le Califat arabe occupa l'Arménie de la fin du VII^e siècle au IX^e siècle. Puis, à la fin du IX^e siècle, l'Arménie rétablit son indépendance, plusieurs royaumes se constituèrent et l'architecture reprit son cours sur les bases de l'héritage préarabe. C'est pourquoi, sur les monuments du X^e siècle, par exemple à Kars puis à Marmachèn (fig. 43), nous retrouvons des formes déjà familières, mais avec plusieurs nouveautés, notamment une élévation des proportions, l'élaboration d'une nouvelle forme de dômes plissés ou « en ombrelle », et l'apparition des organismes monastiques, jusque-là non attestés en Arménie. Il est en effet curieux de constater que, malgré des traces littéraires de l'existence d'organismes cénobitiques, on n'a ni d'exemple conservé, ni de traces archéologiques de monastère en Arménie, provenant de l'âge d'or du VII^e siècle. Il faut attendre le lendemain de l'occupation arabe pour voir des monastères apparaître.

À Marmachèn, par exemple, un assez grand ensemble monastique de la fin du X^e et du début du XI^e siècle est en partie conservé, avec une église principale, les vestiges de deux églises secondaires, deux chapelles et d'autres bâtiments, notamment un narthex, maintenant en ruine. L'église principale, probablement achevée en 1029, donne deux bons exemples des nouveautés de la période.

La cathédrale d'Ani, bâtie de 989 à 1001, est l'emblème de l'Arménie de cette période et surtout de son royaume central, celui des Bagratides, dans la province de Chirak. À la différence de Marmachèn, Ani est située en territoire turc. La cathédrale d'Ani est l'un des plus grands édifices de l'Arménie médiévale. Ses façades sont décorées d'arcatures aveugles du nouveau type, appliquées à des surfaces rectilignes, qui se distinguent par leur grande élégance et leur extrême finesse (fig. 44).



FIG. 44. ANI, CAPITALE DU ROYAUME ARMENIEN DES BAGRATIDES (961-1045), CATHEDRALE (989-1001). FAÇADE SUD ET VUE DU SUD-EST.
PHOTOS AUTEUR



FIG. 45. ANI, CATHEDRALE (989-1001). VUE INTERIEURE VERS L'ABSIDE. PILIERS FASCICULES. PHOTO AUTEUR

Naturellement, cette élégante construction de l'an mille, le traitement de ses façades et la forme vigoureusement fasciculée de ses piliers intérieurs (fig. 45) ont depuis longtemps fait l'objet de rapprochements avec des formes analogues, mais postérieures, présentes en Europe occidentale, notamment en Toscane (fig. 46). Ici aussi, ces comparaisons ont donné lieu, au début du XX^e siècle, à diverses hypothèses sur de possibles influences. Telle n'est plus aujourd'hui l'attitude des chercheurs qui s'efforcent d'avoir une approche plus globale.

La cathédrale d'Ani est très endommagée, gravement amoindrie par le séisme de 1988. Elle est actuellement et depuis plusieurs années en restauration. Depuis la fin du XX^e siècle, les autorités turques ont compris l'utilité pour l'image de marque de leur pays et pour le développement du tourisme, de faire preuve de tolérance et de restaurer quelques monuments arméniens à forte visibilité, comme la Sainte-Croix d'Aghtamar, au riche décor sculpté (915-921) et quelques églises d'Ani, dont la cathédrale. Dans ce qui est surtout un message adressé à l'Occident, les mesures prises de consolidation doivent naturellement être positivement appréciées, à condition que des modifications



FIG. 46. TOSCANE, PISE, CATHEDRALE (1064 – MILIEU XII^e S.). VUE DU NORD-EST. PHOTO AUTEUR

arbitraires et des déformations mal intentionnées ne soient pas introduites. Or plusieurs cas choquants de telles méthodes peuvent être vus à Ani, par exemple sur les remparts de la ville, au-dessus de l'entrée principale, une composition à lion passant sculptée au pied d'une haute croix, visible sur des photographies du début du XX^e siècle, a été défigurée lors de sa reconstitution, notamment par la suppression de la croix (fig. 47).

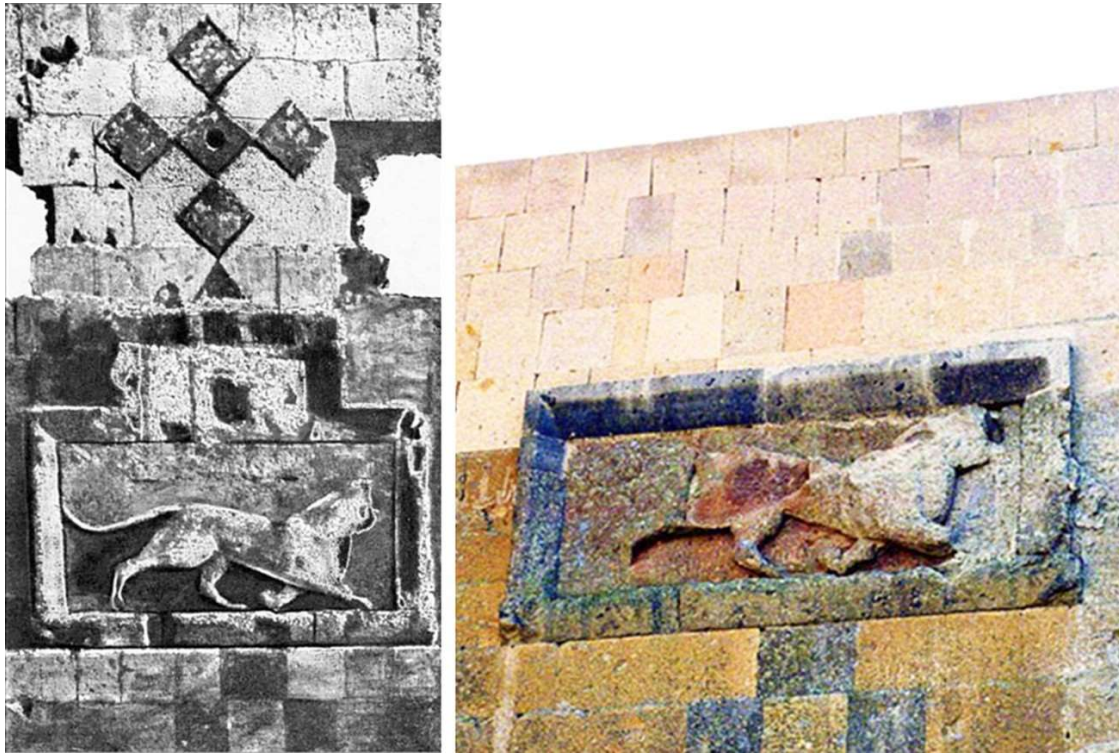


FIG. 47. ANI, REMPARTS DU ROI SEMBAT (FIN X^eS.). PORTE PRINCIPALE. LA PLAQUE AU LION PASSANT FAISAIT PARTIE D'UNE GRANDE COMPOSITION A CROIX QUI A DISPARU LORS DE LA « RESTAURATION ». À GAUCHE : PHOTO D'ARCHIVE, DEB. XX^e S. À DROITE : PHOTO SAMVEL KARAPETYAN

Période des féodalités (fin XII^e-milieu XIV^e siècle). Architecture monastique

De grands ensembles architecturaux

Apparus, on l'a dit, à partir de la fin du IX^e siècle, les monastères se multiplièrent après l'invasion turque seldjoukide (XI^e-XII^e siècles), durant la période dite des féodalités, de la fin du XII^e au milieu du XIV^e siècle, surtout au XIII^e siècle. Ce mouvement fut d'une telle ampleur que le pays se trouva littéralement « couvert » de monastères. Dans ces complexes situés la plupart du temps dans des lieux isolés, et généralement protégés par une enceinte, l'espace était souvent organisé en zones fonctionnelles.

Dadivank, l'un des plus grands monastères de l'Arménie médiévale

L'ensemble de Dadivank, en Artsakh, est l'un de ceux qui en donnent le meilleur exemple. On y trouve en effet un groupe considérable (une vingtaine) de bâtiments partiellement conservés qui sont répartis en trois groupes fonctionnels (fig. 48).

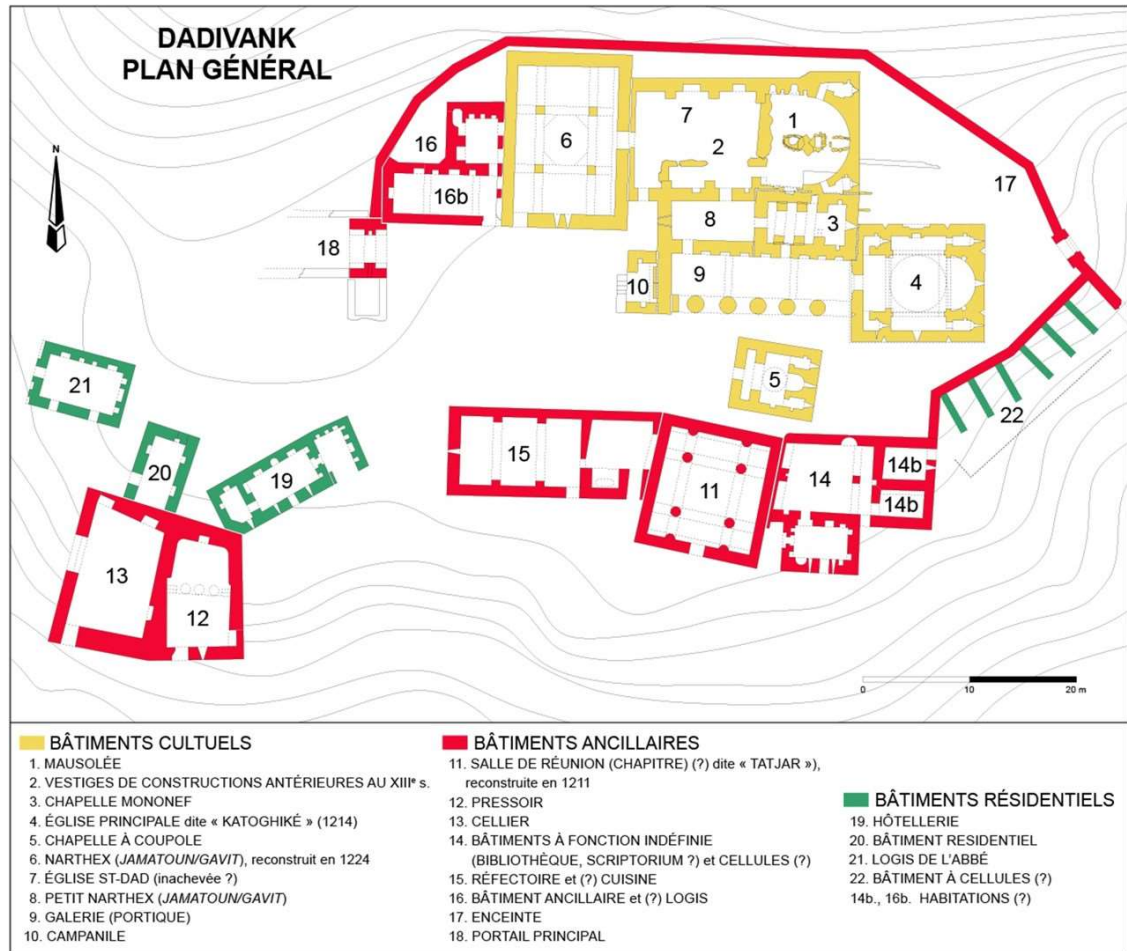


FIG. 48. DADIVANK, ARTSAKH (FIN XII^e-XIII^e S.), PLAN GÉNÉRAL DU MONASTÈRE, AVEC TROIS GROUPES FONCTIONNELS. REDESSINE À PARTIR DU PLAN ORIGINAL DE SAMVEL AYVAZYAN (FONDATION RAA, EREVAN) PAR LAURENT MAGGIORI ET PATRICK DONABEDIAN (LA3M, AIX-EN-PROVENCE)

Dans la partie nord du complexe se trouve le groupe culturel (restauré lorsque cette région faisait partie de la république d'Artsakh, sous administration arménienne), avec églises, chapelles, narthex, campanile... Un peu plus au sud, sont disposés les bâtiments destinés aux activités monastiques, avec réfectoire, cuisine, salle de réunion (sorte de salle capitulaire), peut-être bibliothèque et scriptorium. Enfin, le groupe situé à l'extrémité sud-ouest correspondait à la partie résidentielle, avec deux logis (peut-être la résidence de l'abbé et une hôtellerie) ; on y trouvait un pressoir et un cellier (il fallait être en mesure d'honorer les pèlerins et visiteurs de marque !).

Comme l'indique une longue inscription gravée sur sa façade sud, l'église principale du monastère de Dadivank fut bâtie en 1214 par la princesse Arzou qui venait de perdre ses deux fils et son mari (fig. 49). Les deux fils sont représentés probablement sur la façade sud portant



FIG. 49. DADIVANK, ARTSAKH, MONASTÈRE (FIN XII^e-XIII^e s.). VUE GÉNÉRALE DU SUD, PHOTO SAMVEL KARAPETIAN. FAÇADE SUD DE L'ÉGLISE PRINCIPALE BÂTIE EN 1214 PAR LA PRINCESSE ARZOU EN MÉMOIRE DE SON MARI ET DE LEURS DEUX FILS. ÉGLISE PRINCIPALE VUE DU NORD-EST

le modèle de l'église, tandis que le prince Vakhtang est figuré, on peut le supposer, sur la façade est, en face du dédicataire, un saint légendaire, Dad, qui aurait évangélisé cette région au tout début de notre ère.



FIG. 50. DADIVANK (XIII^e s.), INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE PRINCIPALE. PEINTURES DE 1297. PHOTOS CHRISTINE LAMOUREUX ET ARA ZARIAN

À l'intérieur de l'église, deux panneaux muraux sont peints (fig. 50). Comme indiqué au début de cette communication, les peintures murales sont relativement rares en Arménie.

Pourtant, durant les premiers siècles chrétiens et surtout au VII^e siècle, de nombreuses traces de fresques subsistent dans un grand nombre d'églises, prouvant que ce type de décoration était alors très répandu. Mais, au Moyen Âge, du moins dans les provinces centrales soumises à l'autorité du catholicos (le patriarche suprême), les peintures se raréfient (elles semblent néanmoins se maintenir dans les autres provinces). Il est probable que, bien qu'il n'y ait jamais eu d'interdiction formelle de la peinture dans les églises, on ait

adopté, après l'occupation arabe, une attitude négative vis-à-vis de ce mode de décor, d'une part, dans une volonté de rupture avec la tradition byzantine, et d'autre part, une fois encore, en conformité avec la christologie évoquée précédemment. En effet, dès lors que l'on considérait que le côté divin prévaut dans la personne du Christ, il n'était peut-être pas légitime de montrer les épisodes de sa vie humaine, cette position s'appliquant probablement aussi à l'ensemble de l'iconographie des saints.

Quoi qu'il en soit, l'abbatiale de Dadivank possède deux remarquables peintures, restaurées en 2014 et 2015 par des spécialistes venus d'Italie, Christine Lamoureux et Ara Zarian. Ces peintures sont accompagnées d'inscriptions arméniennes (dont une qui date ce décor de 1297). Or les quelques peintures présentes dans le nord de l'Arménie, exécutées au XIII^e siècle, sont généralement accompagnées d'inscriptions géorgiennes et grecques, parce que les sanctuaires qu'elles décoraient appartenaient à des communautés ayant adopté le dogme de Chalcédoine et donc rattachées à l'Église orthodoxe géorgienne. Au contraire, les œuvres préservées à Dadivank, assurément arméniennes, d'un style original et d'une facture soignée, prouvent qu'il y avait à cette période, dans des provinces relativement éloignées du « centre », de très bons ateliers de peinture arménienne, en milieu apostolique, non chalcédonien, dont on a cependant peu d'exemples.

Au cœur des monastères : l'abbatiale précédée du narthex

Dans les monastères arméniens médiévaux, l'église principale, qui constituait la dominante volumétrique de l'ensemble, obéissait très souvent au type à coupole sur croix inscrite cloisonnée, type dans lequel la coupole repose sur des appuis engagés, c'est-à-dire attachés aux murs. Ces appuis solidaires du massif mural ont deux avantages : ils favorisent la résistance parasismique et contribuent à créer un espace uni sous la coupole (fig. 51).



FIG. 51. PERIODE DES FEODALITES (XIII^e-XIV^e s.). A GAUCHE : MONASTERE DE GANDZASSAR (ARTSAKH/HAUT-KARABAGH), VUE DU NORD, ABBATIALE PRECEDEE A L'OUWEST (A DROITE) DU JAMATOUN/GAVIT (1216-1261). PHOTO ZAVEN SARGSIAN. A DROITE : VUE INTERIEURE DE L'EGLISE VERS L'ABSIDE : UN ESPACE PARFAITEMENT UNI SOUS LA COUPOLE. PHOTO HRAÏR HAWK KHATCHERIAN. AU CENTRE : PLAN AVEC JAMATOUN/GAVIT DEVANT L'EGLISE

Ce dernier point nous ramène une fois de plus à la formule christologique : « l'unique nature du Verbe incarné », dont nous mesurons l'empreinte, probablement assez forte, sur toute la création artistique arménienne. Rappelons que, dans les églises des régions « centrales », les intérieurs, privés de peinture murale, présentent une image austère qui s'inscrit aussi, on peut le supposer, dans la vision traditionnelle, antichalcédonienne. Au contraire, les extérieurs, notamment aux XIII^e-XIV^e siècles, dans les grands sanctuaires des principales familles princières,

peuvent se distinguer par des décors sculptés très soignés et abondants, comme le montre l'église Saint-Jean-Baptiste de Gandzassar (1216-1238), monastère primatial de l'Artsakh (fig. 52).



FIG. 52. MONASTERE DE GANDZASSAR (ARTSAKH/HAUT-KARABAGH) (XIII^e S.), EGLISE ST-JEAN BAPTISTE (1216-1238). PIGNON DE LA FAÇADE OUEST ET FACE SUD-OUEST DU TAMBOUR. PHOTOS HRAÏR HAWK KHATCHERIAN

Les monastères médiévaux d'Arménie se caractérisent par la présence quasi obligatoire d'une grande salle quadrangulaire appelée en arménien *jamatoun* ou *gavit*, qui correspond pour l'essentiel au narthex occidental, et est bâtie devant la façade ouest de l'église principale (fig. 51). Celle-ci est toujours plus grande, plus haute que le *jamatoun/gavit*, qui, en revanche, est généralement plus large que l'église. Ce genre de narthex arménien est presque toujours couvert en son centre d'une coupole basse, privée de tambour, munie d'une lucarne centrale (en arménien *yèrdik*), qui assure un éclairage zénithal (fig. 53).

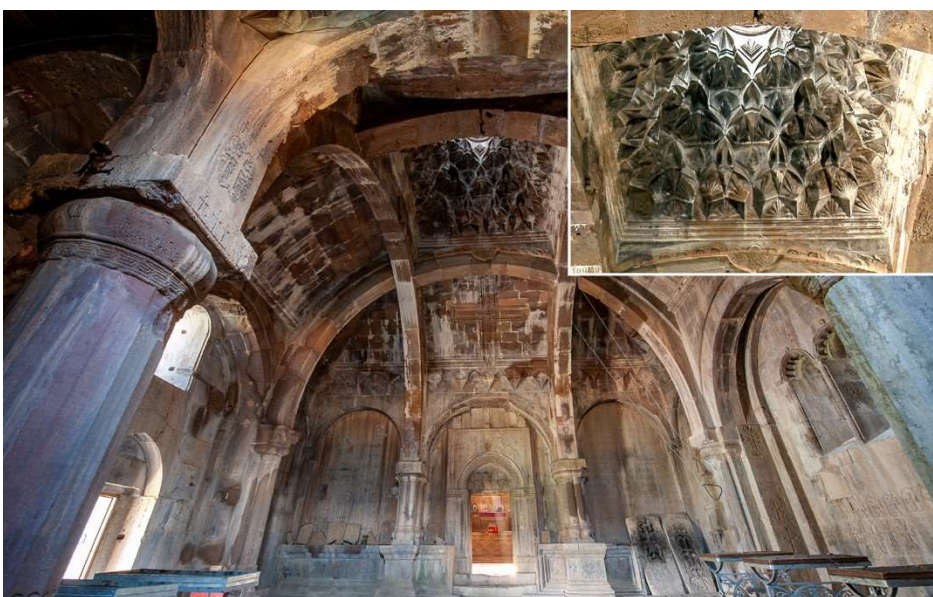


FIG. 53. MONASTERE DE GANDZASSAR, JAMATOUN/GAVIT (CA. 1240-1261), INTERIEUR. VOUTE SUR CROISEE D'ARCS, AVEC COMPARTIMENT CENTRAL « CREUSE » DE STALACTITES (MUQARNAS). PHOTOS HRAÏR HAWK KHATCHERIAN

On s'accorde à rattacher ce dispositif à l'architecture des maisons paysannes où une lucarne centrale achève la pyramide de poutres qui couvre l'espace. Mais l'on peut aussi y voir une référence à la lucarne au sommet de la Rotonde de la Résurrection, au Saint-Sépulcre de Jérusalem et, avant elle, à celle du Panthéon de Rome. Ce parallèle est semble-t-il conforté par le fait que les narthex ont, en premier lieu, une fonction funéraire : ce sont des lieux d'inhumation pour les membres de la confrérie et de la famille princière sur le territoire de laquelle se trouve le monastère.

Gandzassar, centre spirituel de l'Artsakh (fig. 51-53)

Gandzassar (« Mont du trésor » en arménien), principal monastère de l'Artsakh, bâti au XIII^e siècle sur ordre des grands-princes de la province dans un écrin de montagnes boisées, siège épiscopal puis catholicossal (du XIV^e au XIX^e siècle Gandzassar fut le siège du « catholicossat d'Albanie du Caucase », privé de référence ethnique et réfugié en territoire arménien depuis l'islamisation de l'essentiel de son troupeau initial), illustre brillamment ces principaux traits. Au centre de l'aire monastique se dresse le groupe principal constitué par l'abbatiale et son narthex. La durée inhabituelle des travaux de construction peut surprendre : l'église fut bâtie de 1216 à 1238 et consacrée en 1240, quant au narthex, commencé juste après, il ne fut achevé que dans les années 1260. Une telle durée est anormale en Arménie, où de cinq à dix années suffisent en principe à l'érection d'un édifice, même relativement grand. Elle s'explique probablement par l'instabilité politique et les graves troubles créés par l'invasion mongole puis par l'instauration de ce joug très lourd et la nécessité pour l'aristocratie locale de s'y adapter.

Quoi qu'il en soit, le résultat en est un monument d'une très grande qualité. L'église retient l'attention, on l'a dit, par la richesse de son ornementation sculptée, avec en particulier, sur la façade ouest, une rare représentation du Christ en croix imploré par deux princes agenouillés (fig. 52). Ces derniers sont parés de couvre-chefs mongols, ce qui s'ajoute à un autre trait surprenant (mais qui s'observe sur plusieurs monuments contemporains d'Arménie) : sur tous les visages de cette composition et spécialement sur celui du Christ, les yeux ont une forme nettement en amande. On peut y voir une curieuse manifestation du choix politique de princes qui avaient jugé préférable de se soumettre à l'envahisseur. Le tambour de la cathédrale de Gandzassar frappe également par l'abondance et la finesse, tant de son décor figuré, dont plusieurs portraits de princes donateurs, que de ses ornements végétaux et géométriques.

Quant au grand *gavit* (narthex) de Gandzassar, il s'inscrit dans le groupe d'une douzaine d'édifices analogues de l'Arménie du XIII^e siècle, dont la voûte s'appuie sur une puissante ossature formée de deux paires d'arcs croisés (fig. 53). Ajoutons que ce narthex présente, sur son compartiment central, autour de la lucarne et éclairé par elle, un dispositif ornemental sophistiqué, largement partagé à l'époque entre chrétiens arméniens et musulmans turcs : un réseau de stalactites, alvéoles appelées en arabe *muqarnas*, taillées dans la pierre avec une remarquable précision. Un autre représentant de cet important type de *gavit* à croisée d'arcs se trouve dans le nord de l'Arménie, au monastère de Haghbat (début du XIII^e siècle), mais au lieu des stalactites de Gandzassar, une seconde croisée d'arcs, de dimensions réduites, occupe le carré central, autour de la lucarne (fig. 54).



FIG. 54. MONASTERE DE HAGBAT (X^e-XIII^e s.), NARTHEX/GAVIT (CA. 1210). VUE INTERIEURE VERS LE NORD-EST. DEUX CROISEES D'ARCS SUPERPOSEES (LA SECONDE, REDUITE). PHOTO ZAVEN SARGSIAN

« Synchrétisme arméno-musulman », ouverture aux échanges et réminiscence des racines romaines

Durant la période des féodalités, à partir de la fin du XII^e siècle, la création architecturale arménienne et surtout son ornementation sculptée reflètent les nombreuses interactions entre les Arméniens et le monde de l'islam. Un témoignage saisissant en est fourni par la chapelle funéraire Sainte-Mère de Dieu d'Éghvard (premières décennies du XIV^e siècle), non loin d'Erevan (fig. 55).

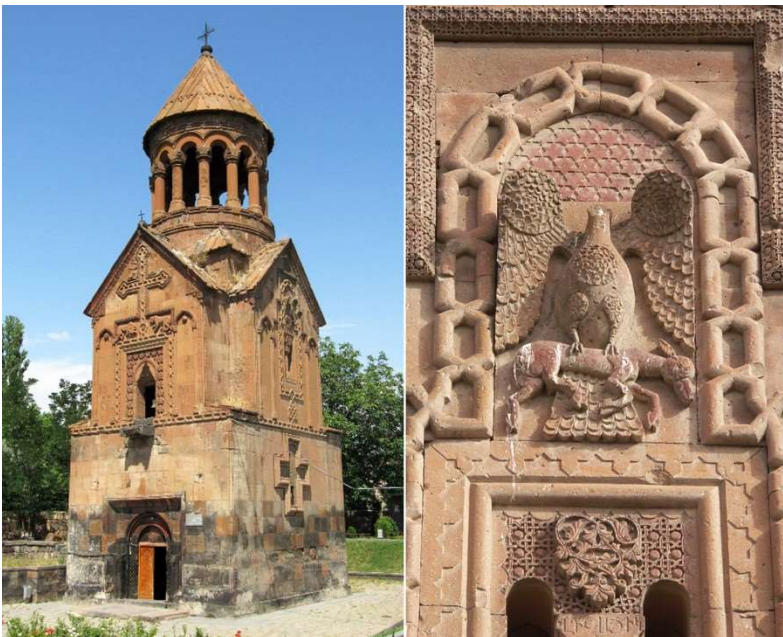


FIG. 55. ÉGHVARD, CHAPELLE FUNERAIRE STE-MERE DE DIEU (1^{ERES} DECENNIES DU XIV^E S.). DECORS A FORTES AFFINITES ISLAMIQUES. PHOTOS AUTEUR

En effet, les éléments islamisants y sont particulièrement nombreux : la grande croix qui marque la façade occidentale est formée d'une « chaîne seldjoukide », entrelacs anguleux alors très populaire ; au niveau médian de la chapelle, l'entrée de l'oratoire, par sa forme et ses stalactites, semble être la réplique d'un *mihrab* de mosquée ; la même forme se retrouve à l'intérieur de l'oratoire, sur la niche creusée dans l'abside (!) ; le rang d'étoiles à huit pointes est omniprésent. Or cette chapelle porte la signature, inscrite en arménien, d'un bâtisseur (et sculpteur ?) nommé Chahik. Le même nom est gravé, cette fois en arabe, sur un mausolée musulman bâti en 1314 à l'extrémité orientale de l'Artsakh, non loin de Vankassar et de Tigranakert, décoré de nombreuses scènes animalières semblables à celles figurées à Éghvard (fig. 56).

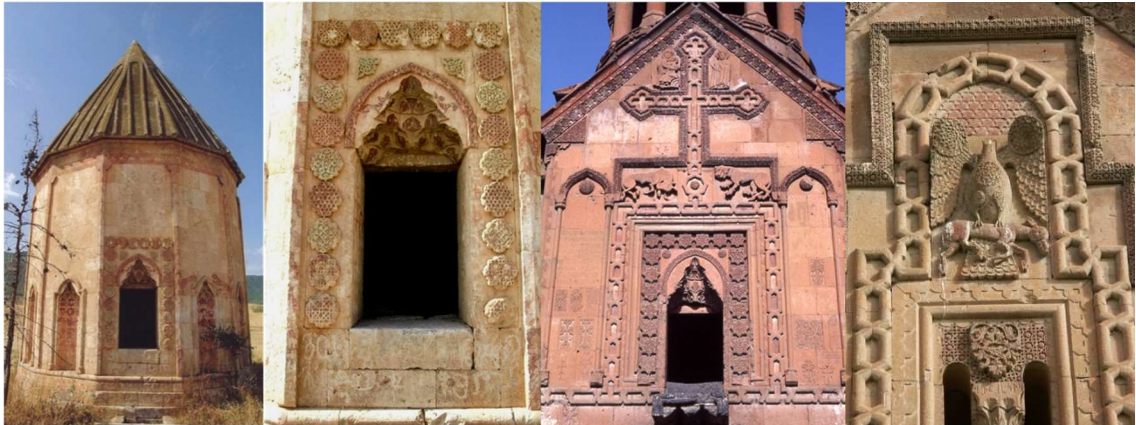


FIG. 56. DEUX MAUSOLEES, L'UN MUSULMAN, L'AUTRE CHRETIEN, PORTANT LA SIGNATURE DU MEME ARCHITECTE/ARTISTE CHAHIK : MAUSOLEE MUSULMAN DE KHATCHEN-DORBATLY (ARTSAKH, 1314) (A GAUCHE) ET CHAPELLE-MAUSOLEE D'ÉGHVARD (REP. D'ARMENIE, 1^{ERES} DECENNIES DU XIV^E S.) (A DROITE). PHOTOS Ch. ET J.-C. HOTELIER (A GAUCHE) ET AUTEUR (A DROITE)

Un troisième mausolée, à nouveau musulman, dont seule la partie hypogée est conservée dans le centre d'Erevan, daté de 1319, porte la même signature, à nouveau en arabe. Ce témoignage sur l'activité d'un même artisan (probablement Arménien compte tenu de son nom), au service de commanditaires aussi bien chrétiens que musulmans, nous permet de mieux comprendre par quels vecteurs pouvaient passer les échanges de formes entre les deux cultures.

L'évocation de la chapelle funéraire d'Éghvard nous offre l'occasion de signaler l'existence, dans l'Arménie du XIV^e siècle, d'un groupe de monuments analogues, chapelles ou églises funéraires à trois niveaux avec caveau au niveau inférieur, oratoire au niveau médian et lanteron (petite rotonde) au niveau supérieur. Or un constat peut être fait, qui est révélateur de la pérennité et ubiquité de certaines formes à travers les âges et les continents : alors qu'elles résultent d'une longue évolution interne, ces structures turriformes arméniennes du XIV^e siècle semblent renouer avec une tradition antique plusieurs fois illustrée dans l'Empire romain, par exemple en Gaule, à Glanum, près de Saint-Rémy de Provence, dans le mausolée des Julii (I^{er} siècle av. J.-C.).

Destruction du patrimoine bâti arménien en Turquie et au Haut-Karabagh

Politique ottomane puis néo-turque de destruction systématique

Depuis la fin du XIX^e siècle, le patrimoine bâti arménien est victime des atteintes les plus graves de toute son histoire, car elles apparaissent, avec le recul – partiel – qui est le nôtre, comme une



FIG. 57. MONUMENTS D'ARMENIE OCCIDENTALE (EST DE LA TURQUIE ACTUELLE) DETRUIITS DURANT OU PEU APRES LE GENOCIDE DE 1915. MOUCH, MONASTERE SAINT-JEAN-BAPTISTE, ENTIEREMENT DETRUIT. PHOTO HENRY F.B. LYNCH (C. 1890)

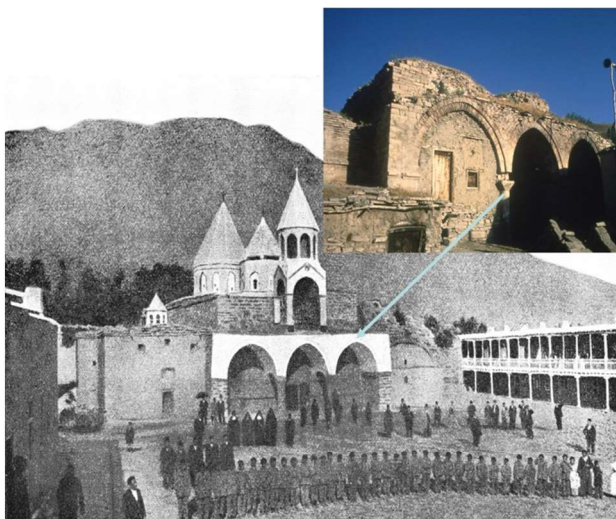


FIG. 58. MONASTERE DE VARAG (PRES DE VAN, EST DE LA TURQUIE ACTUELLE), DONT SEULE UNE PARTIE DU NARTHEX EST CONSERVEE. PHOTO CA. 1890 D'APRES JEAN MECERIAN



FIG. 59. MONASTERE NAREK (RIVE SUD DU LAC VAN, EST DE LA TURQUIE ACTUELLE). TOTALEMENT DETRUIT. PHOTO ÉRVAND LALAYAN (C. 1900)

véritable entreprise d'anéantissement systématique : après l'extermination de la population, les preuves les plus patentes de son existence passée furent effacées. La principale scène de crime est l'Empire ottoman, devenu en 1923 la république de Turquie. La première campagne de destructions massives accompagna les grands massacres orchestrés dans l'Empire ottoman par le sultan Abdül Hamid II en 1894-96. D'après les observations du pasteur allemand Johannes Lepsius, près de 2500 villages et 645 églises et monastères furent alors pillés et entièrement ou partiellement détruits, tandis que 348 églises furent transformées en mosquées. La deuxième et principale vague correspond au génocide organisé par le gouvernement des Jeunes-Turcs à partir de 1915. Selon l'étude effectuée après les massacres par Kevork Mesrob et publiée en 1931, plus d'un millier de monuments furent détruits durant le génocide, c'est-à-dire pendant ou immédiatement après les déportations et massacres, de 1915 à 1922. Cet auteur a recensé 1727 églises et monastères soumis à un pillage complet, dont 1036 totalement rasés et 691 à demi détruits (fig. 57-59).

Il convient de noter que de nouvelles vagues de destructions, certes moins massives, eurent lieu à plusieurs reprises au cours du XX^e siècle dans la Turquie kémaliste et post-kémaliste, notamment vers 1950 puis 1970 (fig. 60-62). Plus récemment, des ravages importants ont été et sont encore l'œuvre de chercheurs d'or qui sévissent dans les provinces de l'est de la Turquie.

L'honnêteté oblige à rappeler ce qui a été indiqué plus haut, à savoir que, depuis la fin des années 1990, pour tenter de redorer son blason, notamment dans le cadre de la

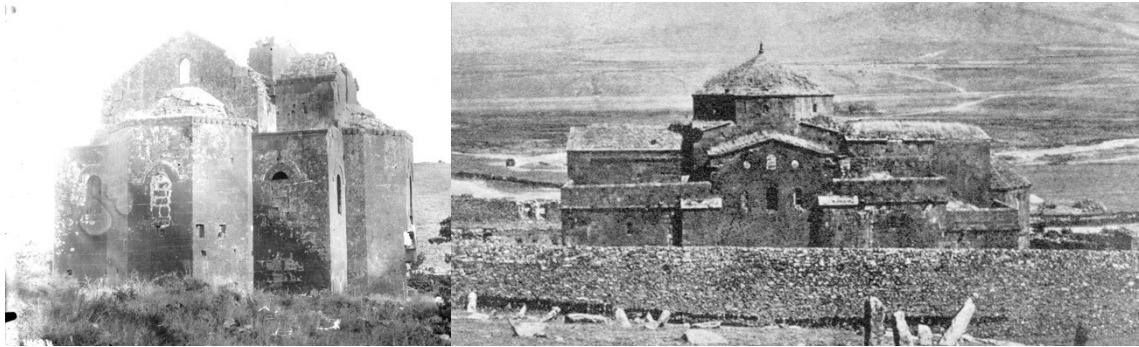


FIG. 60. ÉGLISES DETRUITES, SELON DES TEMOIGNAGES, DANS LES ANNEES 1950, DANS L'EST DE LA TURQUIE ACTUELLE : BAGARAN (624-631) ET BAGAVAN (631-639). BAGAVAN (46 X 27 M) ÉTAIT L'UNE DES PLUS GRANDES ÉGLISES D'ARMÉNIE. PHOTOS D'ARCHIVES DU DÉBUT DU XX^e S.



FIG. 61. MONASTÈRE DE HORROMOS, PANTHÉON ROYAL DES BAGRATIDES (EXTRÊME OUEST DE LA TURQUIE ACTUELLE). ÉGLISE SAINT-JEAN ET SON NARTHEX (1038), PHOTOS D'ARCHIVE DU DÉBUT XX^e S. ; À DROITE : ÉTAT ACTUEL, TRÈS GRAVEMENT ENDOMMAGÉ, PHOTO ZAVEN SARGSIAN



FIG. 62. MONASTÈRE DE KHETZKONK (XI^e SIÈCLE), DETRUIT PROBABLEMENT VERS 1950. ENSEMBLE MONASTIQUE, PHOTO D'ARCHIVE, FIN XIX^e S. À DROITE : L'ÉGLISE PRINCIPALE, ST-SERGE (1024), SEULE PARTIELLEMENT CONSERVÉE, TRÈS MENACÉE, CAR GRAVEMENT ENDOMMAGÉE. PHOTO AUTEUR

candidature turque à l'adhésion à l'Union Européenne, et dans le but de développer le potentiel touristique des provinces orientales, le gouvernement turc a autorisé ou entrepris la restauration de quelques monuments arméniens très « visibles », notamment à Aghtamar et Ani.

En URSS

Dans l'URSS de Staline, les années 1930 furent tragiques pour le patrimoine religieux de l'ensemble du pays, et notamment celui des Arméniens (même si, dans ces années-là, de timides chantiers de restauration concernant des monuments moins connotés religieusement furent ouverts). Puis les destructions diminuèrent, voire cessèrent après la deuxième guerre mondiale, à partir des années 1950, et d'importantes campagnes de restauration, parfois trop « extensives » furent lancées. Cependant, la résurgence des mouvements nationaux et nationalistes après l'effondrement de l'Union soviétique en 1991 eut pour conséquence, entre autres, de nouvelles vagues de destructions.

Au Nakhitchévan (devenu azerbaïdjanais)



Le traitement du patrimoine arménien en Azerbaïdjan et en particulier dans sa république autonome de Nakhitchévan, province arménienne durant le premier millénaire de notre ère, est l'une des plus sombres manifestations de cette évolution. Comme l'attestent plusieurs dossiers et témoignages et, en 2022, l'enquête menée par l'organisme *Caucasus Heritage Watch* de l'université Cornell aux États-Unis, en l'espace d'un peu plus d'une décennie, principalement entre 1997 et 2009, littéralement tout le patrimoine bâti arménien a été systématiquement anéanti sur ce territoire. Selon ces enquêtes, les 108 ou 110 églises et monastères arméniens jusque-là recensés dans cette province, 5480 *khatchkars* et plus de 22.000 pierres tombales ont été effacés de la surface de la terre (fig. 63). Ni les appels lancés par les autorités arméniennes et par divers organismes du monde entier (Organisation internationale *Terre et Culture*, Groupe parlementaire Suisse-Arménie...), ni même les protestations du grand écrivain azerbaïdjanais Akram Aylisi ne purent arrêter cette vague sans précédent de vandalisme d'État.

FIG. 63. CIMETIERE MEDIEVAL DE DJOULFA/DJOUGHHA, NAKHITCHEVAN (AZERBAÏDJAN ACTUEL), AVEC PLUSIEURS MILLIERS DE STELES A CROIX (KHATCHKARS) MEDIEVALES (PHOTOS DE 1980), DETRUIT EN 1998, 2002 ET 2005, AINSI QUE L'ENSEMBLE DU PATRIMOINE BATI ARMENIEN DE CETTE PROVINCE. EN BAS, PHOTO DE 2006, LE SITE TRANSFORME EN TERRAIN MILITAIRE D'ENTRAINEMENT AU TIR. PHOTOS ZAVEN SARGSIAN

Sort des monuments arméniens de l'Artsakh / Haut-Karabagh depuis septembre 2023

Depuis l'attaque des 19-20 septembre 2023 par l'armée azerbaïdjanaise et la reddition des autorités de la république autodéterminée d'Artsakh / Haut-Karabagh, suivie de l'exode de toute sa population, le patrimoine se trouve abandonné, aux mains de l'Azerbaïdjan. Dès la guerre de l'automne 2020, une grande partie de ce territoire avait déjà été prise.

Ce patrimoine architectural est très majoritairement arménien, notamment les sanctuaires chrétiens, comme l'attestent d'innombrables inscriptions. Selon l'ancienne administration locale, près de 4000 monuments historiques étaient inscrits à l'inventaire du patrimoine. Parmi ces monuments figuraient 33 ensembles monastiques, 252 églises non monastiques, 83 chapelles et 1840 plaques de pierre à croix / *khatchkars*, ainsi que de nombreuses constructions civiles et militaires. Quant à la part musulmane, elle comprenait 10 mosquées et 8 mausolées (le plus ancien, daté de 1314, a été présenté *supra*).

Nos sources sur l'état actuel de ces monuments sont rares. Ce sont en premier lieu les rapports de l'organisme *Caucasus Heritage Watch* de l'université Cornell, qui assure une surveillance par satellite, ainsi que ceux de son organisme partenaire en Arménie, *Monument Watch*. Ce sont encore les médias de Bakou, les réseaux sociaux azerbaïdjanais, les rapports des administrations arméniennes et quelques témoignages de journalistes étrangers. La principale vague de destructions a été enregistrée après la guerre des 44 jours, à la fin de l'année 2020 et au cours de l'année 2021. Il s'agissait en premier lieu de monuments urbains et villageois, stèles, tombes, statues de généraux arméniens et édifices commémoratifs de la période soviétique et postsoviétique, notamment à inscriptions arméniennes et à croix. La destruction d'un pont bâti en 1890 a aussi été observée au printemps 2021 dans le village de Metz Tagher, district de Hadrouit.

S'agissant des édifices culturels, outre les dommages subis pendant la guerre de 2020 par la cathédrale Saint-Sauveur de Chouchi et peu après par l'église Saint-Jean-Baptiste de cette même ville (voir *infra*), la destruction de deux églises a été documentée⁴. Des atteintes « ciblées » ont également été relevées, tels que détériorations (profanations) d'autels et destructions de croix, en particulier à la basilique de Tzitzernavank et à l'église Ste-Résurrection de Hadrouit.

Les cimetières ont subi de grands préjudices : six d'entre eux ont été partiellement ou entièrement détruits, entraînant la disparition de nombreuses pierres tombales⁵.

Les très nombreuses formes « mineures », au premier rang desquelles les plaques à croix / *khatchkars*⁶, sont particulièrement vulnérables, puisqu'elles échappent à toute surveillance satellitaire ; leur sort n'est donc pas connu. On ignore également ce qu'il en est des inscriptions lapidaires arméniennes, déclarées « fausses » par le président Aliiev (15/03/2021)⁷, ainsi que celui des collections des musées qui n'ont pas pu être évacuées⁸.

⁴ Églises St-Serge à Mokhrénès/Mokhrénis (XVIII^e-XIX^e s.) et Ste-Mère de Dieu (Astvatatzin) à Mékhakavan (Djébraïl) (bâtie en 2017). Au début de l'année 2023, on a signalé la destruction du village d'Aghavno/Zaboukh, dans le couloir de Berdzor/Latchine qui reliait l'Artsakh à l'Arménie ; il est à craindre que l'église Sts-Martyrs qui y avait été construite en 2002 ait connu le même sort.

⁵ Destruction partielle de deux cimetières de Chouchi, l'un, le cimetière nord, au printemps 2021, incluant deux *khatchkars* médiévaux et 96 pierres tombales, l'autre, non loin de la cathédrale St-Sauveur, à l'automne 2023. Destruction totale des cimetières de Hadrouit, Metz Tagher, Seghnakh et (près de) Vazguénachèn.

⁶ La disparition de deux *khatchkars* à Chouchi a été mentionnée dans la note précédente. Un rapport du défenseur des droits humains de l'Artsakh dénonçait le 26.05.2021 la destruction de plusieurs *khatchkars* dans la région de Hadrouit.

⁷ En avril 2021, une vidéo azerbaïdjanaise montrait le caillassage de l'inscription dédicatoire arménienne d'un important bâtiment construit à Chouchi en 1852 par la famille Zhamhariants. Le 3 février 2022 le ministre azerbaïdjanais de la culture Anar Karimov annonçait la création d'une commission chargée de débarrasser le Karabagh des « traces fictives laissées par les Arméniens sur les églises albanaises ». En avril 2022, la destruction de l'inscription arménienne sur l'église Ste-Résurrection de Hadrouit (1621) a été signalée.

⁸ On recensait sur le territoire de la République d'Artsakh une vingtaine de musées publics et privés, et plus de deux centaines de bibliothèques publiques et scolaires. *Caucasus Heritage Watch* a relevé la disparition au printemps 2021 des 51 sculptures du parc du Musée des Beaux-Arts de Chouchi.

Sort des églises de Chouchi depuis novembre 2020

L'attention se porte en particulier sur les monuments emblématiques de Chouchi. La ville de Chouchi (Şuşa en azéri), repassée sous le contrôle de l'Azerbaïdjan en novembre 2020, était, dans la deuxième moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle, la troisième ville du sud-Caucase, après Tiflis et Bakou. Elle abritait une population majoritairement arménienne⁹ et constituait un foyer culturel arménien extrêmement dynamique qui connaissait une remarquable floraison intellectuelle et artistique. Cet essor ne dura toutefois pas longtemps, car la ville fut détruite et sa population arménienne, qui s'élevait alors à 23.000 âmes, fut exterminée en mars 1920 par les troupes unies turques et azerbaïdjanaises. Deux édifices culturels toutefois survécurent à ces violences : la cathédrale Saint-Sauveur dite Ghazantchétsots (= des habitants de Ghazantchi, nom d'un village voisin d'où provenait la population du quartier qui s'était cotisée pour financer la construction) et l'église Saint-Jean-Baptiste dite Kanatch jam (église verte, en raison de la couleur qu'avait eue un temps son dôme.)

Cathédrale Saint-Sauveur de Chouchi

La cathédrale, l'un des plus grands édifices de la période moderne en Arménie, bâtie en 1868-87, retient l'attention par sa combinaison de références à la tradition et d'innovations. Son plan s'inspire de celui de la cathédrale d'Étchmiadzine, plan dont nous avons souligné plus haut la grande portée, tout en indiquant la rareté de sa reproduction fidèle (fig. 64).

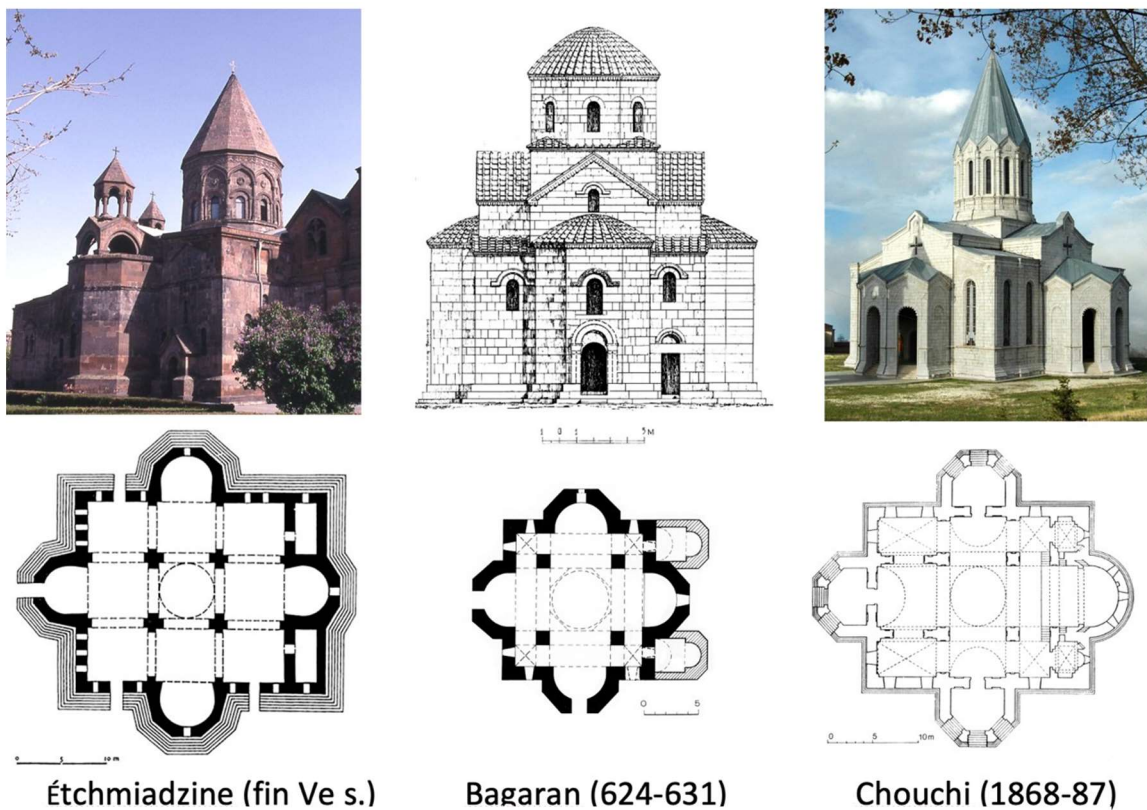


FIG. 64. COMPOSITION A COUPOLE SUR CUBE TETRAONQUE DE LA CATHEDRALE D'ÉTCHMIADZINE (FIN V^e S.), REPRISE AU VII^e S. A BAGARAN ET REINTERPRETEE AU XIX^e S. A LA CATHEDRALE ST-SAUVEUR DE CHOUCI (ARTSAKH/HAUT-KARABAKH). PHOTOS AUTEUR (ÉTCHMIADZINE) ET SAMVEL KARAPETIAN (CHOUCI), RESTITUTION DE BAGARAN SERGUEÏ MAILOV, PLANS DE MOURAD HASRATIAN

⁹ En 1886, elle comptait 15.000 Arméniens et 11.500 Turco-Tatars chiites (appelés Azerbaïdjanais à compter de 1918).

Le principe de ce plan n'a été repris qu'une fois au VII^e siècle pour l'église de Bagaran, puis deux fois au XIX^e siècle, pour des sanctuaires d'une grande importance. L'un d'eux est la cathédrale Saint-Sauveur de Chouchi. Celle-ci recourt également à une forme propre à l'architecture arménienne, le dôme en ombrelle, ici particulièrement effilée. En même temps, cette construction majeure, créée dans une ville jeune, animée d'une vie intellectuelle intense, reflète l'esprit de son temps et se distingue par des traits fortement novateurs : des proportions élancées, la large ouverture de ses trois conques nord, ouest et sud, transformées en porches, la hauteur de ses fenêtres et la sculpture en ronde bosse des anges de son campanile, technique jusque-là inconnue en Arménie (fig. 65). Elle se singularise également par la clarté de son appareil en blocs de calcaire blanc.



FIG. 65. CHOUCHI, CATHÉDRALE SAINT-SAUVEUR (1868-1887), DITE GHAZANTCHETSOTS, ŒUVRE DES ARCHITECTES AVETIS YARAMICHENTS ET SIMEON TER-HAKOBIANTS, PRÉCÉDÉE À L'OUEST DU CAMPANILE (1858). VUE DU SUD-OUEST. PHOTO HRAÏR HAWK KHATCHERIAN

Laissée à l'abandon durant la période soviétique et fortement endommagée, ayant notamment perdu son dôme en ombrelle, la cathédrale ne reprit vie qu'après la conquête de la ville par les troupes arméniennes en 1992. Elle fut alors soigneusement restaurée et la coupole retrouva son élégante coiffe, refaite cependant en métal, peut-être faute de moyens ou dans l'attente d'une reconstruction en pierre. Une nouvelle épreuve devait cependant s'abattre sur elle durant la très violente attaque azerbaïdjanaise de l'automne 2020, dite « guerre des 44 jours ». Le 8 octobre 2020, la cathédrale fut deux fois la cible de tirs d'obus qui endommagèrent le dôme et une partie des toits (fig. 66). Ces atteintes étaient clairement intentionnelles, puisque l'édifice ne constituait pas une cible militaire, et visaient à l'évidence un objectif psychologique et symbolique.



FIG. 66. CHOUCHI, CATHEDRALE SAINT-SAUVEUR (1868-1887). DOMMAGES CAUSES INTENTIONNELLEMENT ET SANS JUSTIFICATION, AU DOME EN OMBRELLE, A LA VOUTE DU BRAS SUD ET AUX TOITS, LE 8 OCTOBRE 2020. PHOTO EN LIGNE WIKIPEDIA

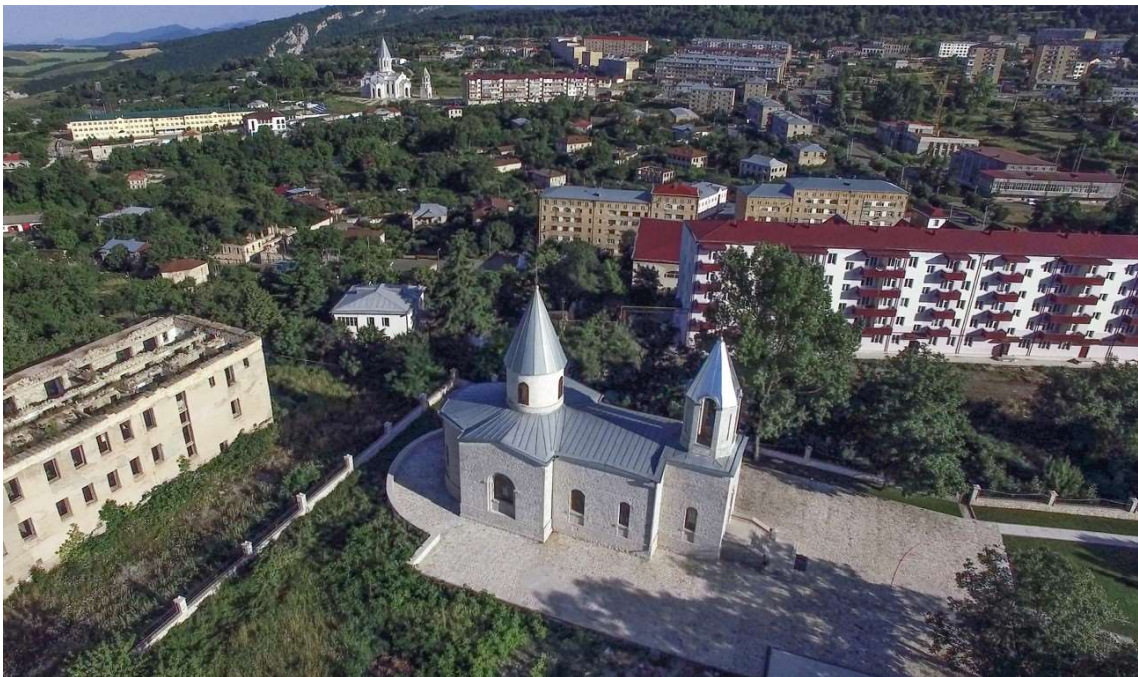


FIG. 67. CHOUCHI (ŞUŞA EN AZERI) (AVANT L'AUTOMNE 2020), EGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE ET (AU LOIN) CATHEDRALE SAINT-SAUVEUR. PHOTO HRAÏR HAWK KHATCHERIAN

Église Saint-Jean Baptiste de Chouchi



La deuxième église arménienne de Chouchi, préservée au XX^e siècle, Saint-Jean Baptiste, bâtie en 1818, était un peu plus modeste, mais très originale, marquée par des innovations occidentalisesantes (fig. 67). Elle fut encore plus gravement endommagée que la cathédrale, et cette fois, au lendemain de la guerre de 2020, de manière donc encore plus délibérée. Comme le montrent des images satellitaires et des photos mises en circulation par des soldats azerbaïdjanais, pratiquement toutes ses superstructures furent alors détruites, dans le cadre d'une action de pur vandalisme « gratuit » (fig. 68).



FIG. 68. CHOUCHI (ŞUŞA EN AZ.), EGLISE ST-JEAN-BAPTISTE, DITE « KANATCH JAM » (1818), PHOTO FACEBOOK DU 20 SEPT. 2021, AINSI QUE PHOTO SATELLITE « CAUCASUS MONUMENTS WATCH » DU 15 FEV. 2021 MONTRANT UN ETAT TRES DEGRADE, PROBABLEMENT AU LENDEMAIN MEME DE LA GUERRE DES 44 JOURS

Une nouvelle stratégie azerbaïdjanaise ?

Mais contre toute attente, contrairement à la « tradition turque » évoquée *supra*, reprise et amplifiée par l'Azerbaïdjan au Nakhitchévan entre 1997 et 2009, et encore mise en œuvre au lendemain de la guerre de l'automne 2020, ce n'est pas à un parachèvement des destructions que l'on assista dans les mois qui suivirent. Les images accessibles depuis 2021 montrent en effet la cathédrale de Chouchi et Saint-Jean-Baptiste couverts d'échafaudages et donc en « restauration » (fig. 69). À l'évidence, un changement s'était produit dans la stratégie de l'Azerbaïdjan vis à vis du patrimoine arménien. Les premiers éclaircissements à ce sujet nous ont été fournis par le journaliste Joshua Kucera (*Eurasianet*, 7 mai 2021)¹⁰. Celui-ci a appris des autorités de Bakou que la cathédrale allait être débarrassée des « déformations que les Arméniens lui avaient apportées » pendant leurs années d'occupation. La cible prioritaire de ces « soins » pourrait être, on le devine, le dôme en ombrelle, marque la plus éloquente de l'arménité de la cathédrale.

L'argument invoqué est que les Arméniens auraient modifié l'aspect du dôme, afin soi-disant de l'arméniser. En réalité, comme le rappelle J. Kucera, les photographies de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle montrent sans équivoque que ce dôme en ombrelle couronne l'édifice depuis sa construction.

¹⁰ <https://eurasianet.org/azerbaijan-begins-controversial-renovation-of-armenian-church>

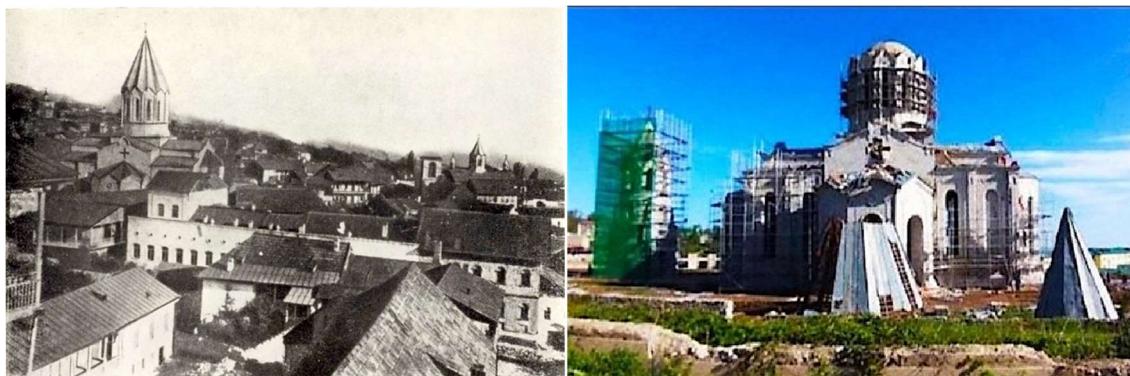


FIG. 69. CHOUCHI (ŞUSA EN AZ.), A GAUCHE, CATHEDRALE SAINT-SAUVEUR DITE GHAZANTCHETSOTS (1868-1887), AVEC SON DOME EN OMBRELLE ORIGINELLE. PHOTO D'ARCHIVE (1904). À DROITE, LA CATHEDRALE EN OCTOBRE 2021, EN COURS DE «RESTAURATION». PHOTO FACEBOOK

L'église St-Jean-Batiste, soumise au même traitement, suscite bien sûr les mêmes interrogations : pourquoi la restaurer après l'avoir presque entièrement détruite ?

Machinations de Bakou

1) Instrumentalisation de l'héritage de l'Albanie du Caucase et de l'ethnie Oudie

Pour tenter de cerner l'objectif des maîtres actuels de Bakou, il faut tout d'abord revenir sur le récit historique révisionniste construit par les autorités tant politiques que scientifiques azerbaïdjanaises ces dernières décennies. Largement repris par les médias et les publications, aussi bien scientifiques que de vulgarisation, ce récit est à présent reçu ici comme un dogme.

À la base de cette construction, se trouve l'existence bien réelle, de la fin de l'Antiquité au 1^{er} millénaire de notre ère, à l'est de l'Arménie et de la Géorgie, sur le territoire de l'actuelle république d'Azerbaïdjan, d'un État appelé Albanie du Caucase (Aghvank en arménien), régnant sur une mosaïque d'ethnies diverses. Ayant adopté le christianisme dans la foulée de l'Arménie et de l'Ibérie, cette population se maintint, de la période paléochrétienne au début du Moyen Âge, grosso modo du IV^e au X^e siècle de notre ère, dotée d'une Église d'Albanie étroitement liée à celle d'Arménie. Dans sa grande majorité, cette population s'islamisa progressivement, à partir de l'occupation arabe (VIII^e-IX^e siècles), puis sous la domination des Turcs, des Mongols, des Turkmènes et des Persans. Seule descendante de l'ancienne Albanie du Caucase, l'ethnie Oudie, restée chrétienne, subsiste en petit nombre (quelques milliers de personnes) dans le nord de l'Azerbaïdjan, elle aussi très liée, jusqu'au début du XX^e siècle, à l'Église arménienne¹¹.

La manipulation historique des responsables azerbaïdjanais a consisté en trois subterfuges : a) baptiser « albanien du Caucase » tout le patrimoine chrétien du territoire de la république d'Azerbaïdjan, y compris celui des régions orientales de l'Arménie qui lui avaient été rattachées par le pouvoir bolchévique ;

¹¹ Outre les « Arméno-Oudis » (dont beaucoup portaient des noms en -ian et étaient arménophones) rattachés à Étchmiadzine, des communautés orthodoxes affiliées à l'Église géorgienne ont vraisemblablement existé au sein des descendants des Albaniens du Caucase. Les caractéristiques architecturales de plusieurs monuments et vestiges médiévaux du nord de l'Azerbaïdjan, à affinités géorgiennes, semblent l'attester.

- b) falsifier la documentation historique pour « prouver » que les Arméniens n’avaient jamais vécu au Sud-Caucase avant l’arrivée des Russes au XIX^e siècle, qui les y auraient installés pour renforcer leur hégémonie ;
- c) instrumentaliser le groupe ethnique Oudi, dont les quelques responsables médiatisés et opportunément autoproclamés chefs de « l’Église apostolique albanaise » se sont entièrement mis au service de la propagande de Bakou.

L’objectif premier de cette manipulation est de faire des Oudis les dépositaires du patrimoine chrétien de l’ensemble du pays, y compris des provinces arméniennes et en premier lieu de l’Artsakh ; ce que l’on peut percevoir comme un réveil identitaire et spirituel de cette ethnie est ainsi détourné afin de capter le patrimoine arménien et nier son arménité. L’objectif final de ces manœuvres est de présenter les Arméniens comme des étrangers sur leurs propres terres ancestrales et de les priver de leur droit à y vivre libres.

Conformément à ce dogme contourné basé sur une série de falsifications, une fois détruites les preuves de l’appartenance de la cathédrale Saint-Sauveur et de l’église Saint-Jean-Baptiste de Chouchi au patrimoine arménien et une fois cette appartenance officiellement niée, ces sanctuaires, « correctement restaurés », devraient logiquement être attribués à « l’Église albanaise du Caucase », récemment « ressuscitée » par les chefs Oudis et leurs commanditaires de Bakou.

De fait, on voit régulièrement, depuis novembre 2020, un groupe d’Oudis, apparemment composé toujours des mêmes personnes, se rendre « en pèlerinage » dans des sanctuaires arméniens des zones occupées par l’Azerbaïdjan, notamment au monastère de Dadivank. Ils viennent comme pour marquer leur territoire, dans le cadre de la mission assignée par Bakou, sur les lieux qui, sans doute, leur seront effectivement attribués. C’est d’ailleurs ce que confirme un communiqué du 2 mai 2023, par lequel l’administration azerbaïdjanaise en charge des cultes enjoignait la communauté monastique arménienne de Dadivank de quitter les lieux puisque que « tôt ou tard la gestion en reviendra à la communauté religieuse albano-oudie ». Mais s’agissant des églises arméniennes de Chouchi, ce n’est apparemment pas aux Oudis que les maîtres de Bakou ont décidé qu’elles devront « revenir ».

2. Réattribution des sanctuaires arméniens de Chouchi à ... l’Église russe (?)

Plusieurs reportages télévisés et articles de presse publiés en Azerbaïdjan au cours de l’année 2021 semblent montrer que l’objectif serait désormais d’« offrir » les sanctuaires arméniens de Chouchi au diocèse de Bakou de l’Église orthodoxe russe. On sait que, ayant très chrétiennement passé l’éponge sur les pogroms de janvier 1990 dont furent victimes les Arméniens et en partie aussi les Juifs et les Russes de Bakou, l’évêque russe de la capitale entretient les meilleures relations avec les autorités azerbaïdjanaises, ne manquant pas une occasion de louer leur tolérance et leur magnanimité. Sans doute, Bakou pourrait utiliser comme prétexte, pour justifier cette surprenante cession, le fait qu’il y avait à Chouchi, du temps des tsars, outre une caserne russe et un cimetière orthodoxe, une église gréco-russe. Cependant, le plan russe de la ville, relevé en 1853, montre que cette église était située loin des sanctuaires arméniens ; et les photographies anciennes confirment qu’il s’agissait d’une construction, au demeurant modeste, très différente d’elles.

Ajoutons que l’arménité de la cathédrale St-Sauveur et de l’église Saint-Jean-Baptiste, confirmée,

pour ce qui est de la première, par les références architecturales mentionnées plus haut, est inscrite dans la pierre même de leurs murs : les circonstances de leur fondation et le nom des bâtisseurs puis des donateurs, arméniens, figurent dans de nombreuses inscriptions gravées en arménien.

Des graines de haine et de nouveaux conflits

Ce changement d'attitude de la part de Bakou s'explique peut-être par les leçons que les responsables azerbaïdjanais ont tirées des réactions consécutives à la destruction du patrimoine du Nakhitchévan, réactions certes sans effet, mais tout de même nombreuses et gênantes pour l'image du pays, présenté par ses maîtres comme un modèle de tolérance. Ils tiennent peut-être compte également de la surveillance exercée par satellite, comme on l'a indiqué plus haut, depuis les États-Unis où sont régulièrement publiées les alarmes enregistrées. Telles sont peut-être les raisons qui ont poussé le pouvoir azerbaïdjanais à procéder d'une manière différente, plus insidieuse qu'il y a quelques années. Il s'agit à présent, semble-t-il, de porter atteinte au patrimoine arménien d'une autre manière, par révisionnisme, par rapt, en quelque sorte, puis par réattribution, avec « rectification » des caractéristiques architecturales des édifices, et non plus par destruction. Du moins pour ce qui est des monuments majeurs, les plus visibles.

Quant aux objectifs que vise Bakou en agissant ainsi, il est probable que le premier est, en paraissant nier, contre toute évidence, le lien de ces sanctuaires avec l'héritage arménien, de réfuter, comme on l'a dit *supra*, l'ancrage de la population arménienne dans ce territoire qui est pourtant le sien depuis des temps fort reculés. Un autre but est certainement d'humilier cette population et de la punir de sa volonté de sécession et de liberté. En complément de ce dernier objectif, on peut aussi prêter à Bakou le souhait de se venger de l'attitude des autorités arméniennes envers deux mosquées, celles de Chouchi et d'Erevan, attitude prétendument sacrilège dans le premier cas et prétendument attentatoire aux droits des Azerbaïdjanais dans le deuxième. La première, construite en 1883, a été soigneusement restaurée en 2019 par des spécialistes invités d'Iran et transformée en salle d'exposition. Quant à la mosquée d'Erevan, elle a également été restaurée par des architectes de Téhéran en 2000 et est désormais fréquentée par les Iraniens résidant en Arménie. Concernant cette dernière, il convient de préciser qu'elle fut bâtie en 1760-68 sur ordre du gouverneur persan d'Erevan Hussein Ali Khan à une période où la région faisait partie de la Perse ; elle n'a donc pas de lien direct ni exclusif avec les actuels Azerbaïdjanais. Enfin, un objectif non moins important pour Bakou est, on peut le supposer, d'afficher une attitude particulièrement bienveillante à l'égard de l'Église russe d'Azerbaïdjan et, par là même, de renforcer le partenariat entre Moscou, Ankara et Bakou.

Il est cependant certain qu'une telle attitude exclut toute perspective de réconciliation, de cohabitation harmonieuse et de paix, en particulier dans l'hypothèse d'un retour des Arméniens dans leurs foyers. Elle constitue au contraire une manifestation flagrante de mépris, de rejet et de haine qui ne peut que susciter, en retour, les mêmes sentiments et réactions auprès de ceux qui en sont victimes.

À l'inverse, une gestion humaniste, sage et clairvoyante consisterait à placer au centre des préoccupations le respect des droits humains, à reconnaître et mettre en œuvre le droit d'une population à vivre dans la concorde avec ses voisins sur ses terres ancestrales, et à préserver, sans altération, révisionnisme ni réattribution, son richissime patrimoine plurimillénaire, bien commun de l'humanité.